

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/ Page 310 is incorrectly numbered page 10.
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

REVUE AGRICOLE.

SEPTEMBRE.

Revue Agricole.—Partie Officielle.—Avis de l'Assemblée Annuelle des Directeurs de l'Association Agricole du Bas-Canada à Sherbrooke.—Expositions Provinciales et des Etats de l'Union.—Expositions des Comtes du Bas-Canada.—Partie Non-Officielle.—L'Exposition-Provinciale Agricole de Sherbrooke.—Préparatifs.—Constructions.—Billets de Retour.—Le Dépôt Provincial Agricole.—Nos rapports sur les Expositions de Comté.—L'Enseignement Agricole dans les Ecoles-Primaires.—Le Progrès Agricole.—Discours de M. Villmain à l'occasion du Concours de la Société d'Agriculture de l'Arrondissement de St. Pol.—Notre Dernier Numéro et les additions au prochain volume.—Travaux de la Ferme.—L'apparenc des Recoltes aux Etats-Unis et au Canada.—Les Etats de New-York, New-Jersey, Pensylvanie, Maryland, Virginie occidentale.—Virginie rebelle, Ohio, Iowa, Minnesota, Illinois, Missouri, Kentucky, Tennessee, Mississippi, et le Canada.—Le Sciage des Bés avant leur complète Maturité.—Egrenage sur Champ.—Qualité de la farine.—Rendement plus considerable.—Sécurité.—Abondance de Main-d'œuvre.—Mise en Meules des Céréales.—Opération du Déchaumage.—Semis des blés d'automne.—Arrachage des récoltes racines.—Voyages Agronomiques.—L'Espece bovine à l'Exposition Internationale de la Société Royale d'Agriculture d'Angleterre.—Principes sur lesquels repose le problème du perfectionnement des races.—Choix des races améliorantes.—L'île d'Orléans et son système de Culture.—Exploitation de Monsieur Larue, N. P., de St. Jean.—L'emploi de la tourbe comme base du système de Culture.—Amélioration des terres épuisées.—Mises en valeur des terres de Savane.—L'Egoutement au moyen de tuyaux souterrains avec gravaux représentant cinq machines à fabriquer des tuyaux de Drainage et des Briques, ainsi qu'on des Malheureux employés à la préparation de la terre.

ASSOCIATION AGRICOLE DU BAS-CANADA.

L'Assemblée des directeurs de l'Association Agricole du Bas-Canada aura lieu à Sherbrooke, sur le terrain de l'Exposition, Vendredi le 19 Septembre à 9 heures A.M., pour choisir le lieu de la prochaine Exposition Provinciale.

Le Secrétaire, G. LECLERE.

Expositions Provinciales et des Etats de l'Union.	
Vermont,.....	Rutland, .. Septembre, .. 9-12
Exp., Horticole Montreal,...	" .. 11-12
Ohio,	{ Zanesville, .. " .. 0-12
	{ Cleveland .. " .. 16-10
Kentucky,	Louisville, .. " .. 16-19
Bas-Canada,	Sherbrooke, .. " .. 17-19
Haut-Canada,	Toronto .. " .. 22-27
Michigan,	Detroit, .. " .. 23-25
Iowa,	Dubuque, .. " 30 Oct 3
Indians,	Indianapolis .. " 30 Oct 3
Illinois,	Peoria, .. " 30 Oct 3
New-York,	Rochester, .. " 30 Oct 3
New-Jersey,	Newark, .. " 30 Oct 3

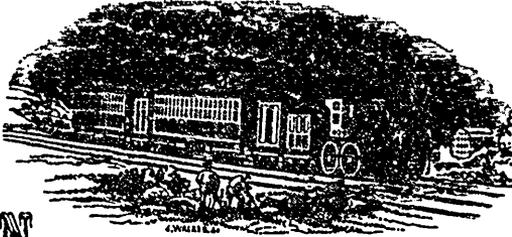
Expositions des Comtes du Bas-Canada.	
Terrebonne,	Grande Ligne, .. " 13
Stanstead,	Barnston Corner, .. " 13
Chambly,	St. Hubert, .. " 15
Montcalm,	St. Patrick, Rawdon .. " 16
Iberville,	Iberville, .. " 23
St. Hyacinthe,	St. Hyacinthe, .. " 23
Huntingdon,	Huntingdon, .. " 24
St. Jean,	St. Valentin .. " 25
Argenteuil,	St. André, .. " 25
Chateauguay,	Ste. Martine, .. " 25
Compton,	Cookshire, Eaton, .. " 25
Jacques Cartier,	St. Laurent, .. " 25
Rouville,	St. Oésaire, .. " 25
Drummond, No. 2	Durham, .. " 30
Temisconata,	Rivière-du-Loup .. " 30
Napierville,	St. Henri .. " 30
Bagot,	Ste. Bosalie, .. " Oct. 1er.
Berthier,	Berthier, .. " 1er.
L'Assomption,	St. Paul l'Ermite, .. " 1er.
Richmond,	Danville, .. " 1er.
Ottawa, No. 1	Aylmer, .. " 2
Richelieu,	Ste. Victoire, .. " 2
Pontiac,	Clarendon Centre, .. " 3
Vaudreuil, No. 1	Vaudreuil, .. " Oct. 7
Nicolet, No. 1	Becancour, .. " 9
Laprairie,	Laprairie, .. " 9
St. Maurice,	Yamachiche, .. " 15
Mégantic, No. 1	Inverness, .. " 17

Nous donnons aujourd'hui le tableau de toutes les expositions qui doivent avoir lieu tant au Canada qu'aux Etats-Unis pendant les mois de Septembre et Octobre. Nous nous permettons

d'attirer l'attention de nos lecteurs sur l'avantage qu'il y a pour eux à se rendre aux expositions provinciales, où l'agriculture progressive déploie ses moyens et donne à tous des enseignements précieux, sur la valeur comparative des Races et des instruments perfectionnés. Personne ne conteste l'utilité des expositions du comté du moment qu'elles sont conduites avec intelligence. Les discussions qui s'élevaient entre les concurrents sur le mérite de leurs produits, l'orgueilleuse satisfaction de l'éleveur heureux narguant ses voisins de ce sourire de défi que donne le succès, tout cela contribue puissamment au progrès agricole et à la diffusion des lumières les plus indispensables à nos cultivateurs. Mais ce n'est là qu'une concurrence en famille dont les résultats ne peuvent avoir que des proportions en rapport avec les expositions de comté.

Nous aimerions à voir nos agriculteurs progressifs de chaque comté assister aux expositions provinciales non-seulement du Bas mais du Haut-Canada. Ils rapporteraient de ces expositions une foule d'idées neuves, sur l'amélioration des races, le perfectionnement du matériel agricole, qu'il leur est impossible d'acquérir, au prix des études les plus sérieuses, si ils ne se rendent compte par eux-mêmes de tout ce que ces expositions offrent à l'observation de l'agriculteur. Nous avons déjà dit que les concours provinciaux du Haut-Canada pouvaient jusqu'à un certain point rivaliser avec les concours Européens, et nous n'hésitons pas à le répéter. Cette année l'exposition provinciale de Toronto promet d'être un grand succès et jamais meilleure occasion ne s'est présentée pour nos agriculteurs de faire une étude complète de l'agriculture si justement vantée de nos compatriotes de la section supérieure, et en même temps, de visiter les Grandes-Chutes de Niagara, bien certainement une des merveilles du continent américain sinon du monde entier. Niagara est à quelques heures de Toronto, de l'autre côté du lac Ontario. Il n'est peut-être pas inutile de dire, que dans tout le Haut-Canada, des billets de retour pour Toronto seront donnés à moitié prix sur toute la ligne du Grand-Tronc, pendant toute la semaine que durera l'Exposition, c'est-à-dire du 21 au 27 Septembre. Nous n'avons pas besoin d'insinuer que la présence du Gouverneur-Général à Toronto devra ajouter encore aux nombreux amusements qui font de l'Exposition-Provinciale du Haut-Canada la grande fête annuelle de cette section de la Province.

L'EXPOSITION PROVINCIALE DE SHERBROOKE.



NOUS n'avions rien promis de trop, lorsque dans notre dernier numéro nous présagions le succès de l'Exposition Provinciale Agricole de Sherbrooke. Les townships de l'Est n'ont pas hésité à venir dans l'arène donner le défi aux concurrents de toute la province, réunis sur le terrain de l'Exposition. Cette fois encore nous verrons nos éleveurs les plus distingués lutter de zèle et de bonheur dans l'obtention des produits qui depuis quelques années font l'admiration des nombreux visiteurs nationaux ou étrangers de nos concours. Nous pouvons dire que jamais nos races de bétail n'auront été mieux représentées, et en se rendant, à l'occasion du concours prochain, dans nos pays d'élevage les plus renommés, la Chambre d'Agriculture a puissamment contribué à amener ce résultat. Il était important que la première occasion, offerte au représentant de notre souveraineté, de juger du développement de notre industrie nationale et de nos ressources agricoles fut digne du Bas-Canada, et nos agriculteurs l'ont compris en se rendant en masse à cette grande démonstration de notre agriculture.

Les constructions destinées à abriter le bétail et les produits sont maintenant terminées et offrent toute l'élégance et le confort désirables. Plus de 100,000 personnes peuvent circuler sur le terrain de l'Exposition, richement couvert d'un tapis de verdure. Tout autour des pentes gracieuses, couronnées de montagnes boisées, reposent agréablement la vue, tandis qu'ici et là d'élégantes demeures, à demi cachées sous de frais ombrages, nous annoncent les propriétaires heureux de ces campagnes charmantes. Malheur à l'habitant des pays de plaine si une fois il contemple ces pays de montagnes, si justement célèbres pour leur magnifique paysage. Il s'en retournera avec le regret dans l'âme de n'avoir pas préféré à la monotonie de la vallée les accidents des montagnes de l'Est.

La proximité des Etats-Unis attirera à notre Exposition Provinciale bon nombre de concurrents Américains, dont les instruments perfectionnés et les animaux n'ajouteront pas peu à l'intérêt du Concours.

La faveur faite par le Grand-Tronc, à la demande de la Chambre d'Agriculture, de donner des billets de retour à moitié prix pour tout le temps de l'Exposition, fait un devoir à tous nos agriculteurs de se rendre sur le terrain du Concours, pour profiter de tout ce qu'ils pourront entendre et voir pendant ces trois jours donnés exclusivement à l'étude des questions agricoles les plus importantes. Chaque société de comté devra envoyer deux délégués pour voter

sur le choix du lieu de la prochaine exposition provinciale, à l'assemblée qui aura lieu vendredi le 19 à 9 heures du matin. Ces délégués devront prendre tous les renseignements possibles afin de rendre compte devant leur société de leur visite et de leurs appréciations.

La création du Dépôt Provincial Agricole est aujourd'hui un fait accompli et au premier octobre nos collections seront complètes. D'ici là les expositions provinciales et des

Etats-Unis nous obligeront à de fréquentes absences et nécessairement la disposition des instruments en sera retardée. Mais en revanche nous rapporterons avec nous tout ce qui mérite une recommandation soit aux Etats-Unis soit en Canada.

Nous nous ferons aussi un devoir de visiter le plus grand nombre possible de nos expositions de comté et en particulier celles pour lesquelles nous avons reçu une invitation de la part du secrétaire. Chaque fois que nous pourrions être présent aux Concours de comté nous ferons rapport sur ce que nous aurons vu et entendu. Mais lorsque nous en serons empêché, nous publierons avec plaisir les comptes-rendus qui nous seront envoyés soit par messieurs les secrétaires ou les autres membres des sociétés d'agriculture.

L'ENSEIGNEMENT AGRICOLE.

Les pays sont comme les individus, a dit un honorable député : ils ont un côté matériel et un côté moral. Ces deux aspects se réfléchissent au budget : le côté matériel est aux finances, aux travaux publics, et le côté moral à l'instruction publique. Le côté matériel est vivement éclairé par l'attention publique ; il marche, il va, il progresse. On veut des chemins de fer, des canaux ; on spéculé, on s'enrichit, on se ruine : là est l'activité, la vie, le mouvement !

Le côté moral va un peu moins bien, et c'est cependant sur ce point que devrait se porter avant tout l'attention du gouvernement et des pères de famille.

L'enseignement primaire marche sans crédit en première ligne, puisqu'il s'adresse à la masse des populations et surtout à celles qui vivent au milieu des campagnes, et qui, par conséquent, se laissent le plus souvent diriger par la routine dans leurs actions, sans se douter qu'il y aurait possibilité de faire mieux. L'ignorance est l'éteignoir de tout progrès, de toute amélioration, et nous pouvons dire de toute civilisation.

En général, l'enseignement secondaire et même l'enseignement supérieur inspirent plus de sympathie que l'enseignement primaire ; bien des gens déclarent que le paysan est toujours assez instruit et qu'il lui suffit de savoir lire, écrire et calculer un peu : c'est là une profonde erreur. Que peut faire le cultivateur s'il ne possède que ces faibles connaissances et s'il n'est pas initié à la pratique de son art, le plus noble et le plus utile de tous ? Evidemment il patauge dans les vieilles idées, il se traîne dans l'ornière de la routine, et par suite ses terres lui donnent un très faible rendement.

"L'enseignement primaire, a dit M. Nogent Saint Laurent, c'est important, considérable; c'est la diffusion la plus simple, mais la plus large, la plus étendue des lumières, c'est cet enseignement qui va chercher le peuple dans son travail, dans sa pauvreté, qui lui donne les premiers éléments des connaissances humaines, qui le moralise, qui va chercher les vocations, les esprits d'élite dans la masse des intelligences, pour leur imprimer un premier et salutaire élan."

M. Larrabure, membre du Corps législatif en France, vient, à l'occasion du budget de l'instruction publique, de prononcer un discours sur l'enseignement primaire au point de vue des campagnes; nous croyons utile de nous y arrêter quelques instants et d'en faire ressortir les passages principaux.

La population rurale, dit M. Larrabure, est le fonds même d'une nation: c'est la vraie base de la pyramide sociale. C'est de toutes les classes la plus nombreuse; de toutes, c'est elle qui mérite le plus d'intérêt et de sympathie, enfin c'est elle qui nourrit la nation et qui, conséquemment, est la plus nécessaire.

Quo faut-il apprendre aux populations rurales? On leur doit d'abord des leçons de religion et de morale, puis des leçons de lecture, d'écriture, de calcul élémentaire. Est-il nécessaire d'y joindre l'histoire, la géographie et d'autres parties élevées de l'enseignement? Avec M. Larrabure, nous ne le pensons pas.

S'il est une vérité qui paraît évidente, c'est qu'aux enfants des agriculteurs il faudrait apprendre les meilleurs procédés de culture. Puisque l'Etat se fait leur instituteur officiel, ne devrait-il pas leur enseigner les rudiments de leur art; et cependant, dit l'honorable député, allez dans nos campagnes et vous y trouverez une réponse négative.

En étudiant les écoles de chaque peuple, M. Larrabure regrette de voir partout l'enseignement perfectionné de l'art de la guerre, chose triste à dire, de tuer les hommes, tandis qu'il trouve un contraste étrange l'orsqu'il s'agit de nourrir nos semblables; on est froid alors, et il n'y a guère d'écoles publiques. Presque partout cet art est livré à la routine et au hasard.

Dans les allocutions publiques, chacun proclame l'agriculture le premier des arts, on l'exalte beaucoup dans les paroles; c'est fort bien, mais souvent cet hommage est quelque peu platonique. De toutes les classes, la plus délaissée, la plus négligée au moins jusqu'à nos jours, a été la classe rurale. Le gouvernement de l'Empereur a déjà beaucoup fait, mais il reste encore plus à faire.

"Je voudrais," dit M. Larrabure, "que, dans nos campagnes, après le catéchisme religieux, la lecture, l'écriture, les premiers calculs, l'instituteur fût tenu de communiquer à ses élèves les connaissances les plus usuelles et les plus indispensables du cultivateur, à savoir: comment se font les bons fumiers, les bons engrais; comment il faut recueillir le purin, comment il faut tenir et aérer les étables, quels sont les assolements variés et leurs avantages, les bénéfices de l'irrigation, les bénéfices des prairies artificielles et des prairies naturelles, etc., etc. Ces connaissances, quoique rudimentaires, sont généralement ignorées dans nos campagnes.

"Je voudrais que, dans son jardin, l'instituteur primaire fût tenu de consacrer au moins un jour de la semaine à pratiquer avec ses élèves le jardinage, et, dans la saison, la taille, la greffe des arbres fruitiers, la taille de la vigne."

De toutes ces notions si utiles, si appropriées à la vie du labourer, quelles sont celles que nos instituteurs officiels donnent aux enfants de la campagne? aucune.

C'est une erreur de croire que les enfants acquerront plus tard ces notions de la pratique de leurs pères, qui sont eux-mêmes dans la routine la plus obstinée. C'est à l'enfant qu'il faut inculquer les bons préceptes de culture. L'enfant, qui n'a ni routine ni préjugés enracinés, recevra docilement les leçons de son instituteur, et plus tard, devenant lui-même travailleur, il sera jaloux de mettre ces leçons en pratiques, et on l'attachera ainsi à la terre en l'y intéressant.

On se plaint de la désertion des campagnes. Comment en serait-il autrement? De toutes les manières, on rend attrayant le séjour des villes. Après que les enfants de la campagne ont appris la géographie ou l'histoire; après que les petites filles de nos cultivateurs ont appris à broder, à faire de la tapisserie, qu'on veuille les remettre à la bêche et à la charrue, auxquelles il faut les rendre pourtant, ils n'y consentiront plus.

"Un jour," ajoute M. Larrabure, "je demandais à un labourer mon voisin, homme de sens, pourquoi il n'envoyait pas ses enfants plus assidûment à l'école. Ecoutez sa réponse; veuillez l'entendre aussi, Messieurs les commissaires du gouvernement: parfois les hommes de cabinet les plus instruits ont quelque chose à apprendre de la bouche d'un labourer; il me répondit: 'Pourquoi je n'envoie pas mes enfants à l'école? Eh! Monsieur, c'est qu'on leur apprend là des choses dont nous n'avons que faire, qui même les dégoûtent et les éloignent de nous et de nos champs; on ne leur apprend pas les choses du labourage qui leur seraient utiles.'

Cette réponse se retrouve dans la bouche de tous les cultivateurs de bons sens, et nous l'avons entendu répéter bien souvent, car il est vraiment extraordinaire que l'on ait des écoles pour apprendre tous les éléments nécessaires pour exercer une profession, un art, et que l'on ne cherche pas à tirer les cultivateurs de l'ignorance des préceptes agricoles dans laquelle ils vivent.

Nous remercions M. Larrabure d'avoir appelé l'attention du gouvernement sur un sujet aussi important et d'avoir fait entendre au sein du Corps législatif des paroles qui seront accueillies avec bonheur et sympathie par les habitants des campagnes, paroles dont la réalisation donnerait satisfaction à un besoin réel. Mais pour que l'enseignement agricole porte ses fruits, il est nécessaire d'organiser les écoles primaires sur d'autres bases, et surtout d'initier les instituteurs dans la science agricole, dont la généralité ne possède pas même les premiers éléments. Il faut donc introduire l'enseignement agricole, si désiré, dans les écoles normales, et faire au professeur d'agriculture une position convenable.

Il serait fort important aussi que l'élément agricole fut introduit dans les écoles de filles, car les femmes de la campagne ont, sans contredit, une large part dans le succès de l'exploitation, et peuvent par conséquent contribuer à faire progresser l'agriculture, encore fort en retard.

LE PROGRES AGRICOLE.

—Les progrès faits sont incontestables. Dans un discours prononcé le 6 juillet, à l'occasion du Concours de la Société d'agriculture de l'arrondissement de Saint-Pol (Pas-de-Calais), le sous-préfet de cet arrondissement, M. Villemin, qui depuis longues années fait des questions agricoles l'objet constant de ses méditations, a défini ces progrès d'une manière heureuse. Nous reproduirons avec plaisir quelques passages de ce discours qui nous parvenait au moment même où nous écrivions les lignes qui précèdent.

“ Dans l'ancienne Rome, le vieux Caton formulait, il y a près de vingt siècles, ce singulier précepte : ‘ Ne change point ton soc, et jamais, on peut le dire, adage ne fut mieux suivi par ceux auxquels il s'adressait. Mais je me hâte d'ajouter que ce même Caton donnait en même temps une assez pauvre idée de la valeur de ses théories en reconnaissant que l'agriculture offre plus d'agrément que de profit. Je suis fort tenté de croire que l'implacable ennemi de Carthage se préoccupait encore plus de la destruction de la rivale de Rome que de l'amélioration de ses propres domaines, et ses principes, peu faits pour augmenter les bénéfices de son exploitation, ne justifiaient que trop des résultats dont s'accommoderaient malaisément aujourd'hui nos cultivateurs.

“ Nous n'en sommes plus là, Dieu merci. Nous pensons, et avec raison, que la meilleure agriculture est celle qui donne le plus de profit, et loin de nous immobiliser dans des pratiques surannées, nous cherchons partout le progrès, et nous appelons sans relâche à notre aide toutes les connaissances humaines pour en accélérer la réalisation.

“ Il était réservé à l'Angleterre de sortir la première de la voie funeste où languissait la plus précieuse et la plus négligée de toutes les industries. Dès la fin du dernier siècle, d'habiles mécaniciens secondés par de grands capitalistes et fabriquant sur une large échelle, voyaient leurs produits s'écouler avec rapidité. Mais l'homme, il est pénible de le dire, se débat contre le progrès du bien beaucoup plus énergiquement que contre le progrès du mal, et il fallut bien des années encore avant que la France renoncât aux préjugés les plus enracinés et les plus nuisibles à ses intérêts. Enfin, Mathieu de Dombasle vint. Agronome sérieux et convaincu, l'illustre fondateur de la ferme expérimentale de Roville consacre sa vie à combattre la routine qui pèse sur nos campagnes, et c'est à lui que revient l'honneur d'avoir ouvert la porte à tous les perfectionnements dont nous profitons. Ses consciencieux travaux et ses enseignements donnent une vive impulsion à notre mouvement agricole ; des hommes habiles et doués de sérieuses connaissances marchent sur ses traces en important des instruments nouveaux ou en modifiant

heureusement nos charrues nationales, et bientôt une révolution longtemps attendue s'accomplit dans les esprits. Aujourd'hui les premiers pas sont faits, l'élan est donné, les avantages sont démontrés et reconnus, et rien ne saurait désormais nous arrêter dans une voie aussi honorable que féconde....

“ Voyons sans impartialité et sans parti pris ce qu'était notre agriculture avant la Révolution et ce qu'elle est devenue depuis. Pour ne point affliger vos esprits par de trop sombres peintures, je ne remonterai pas plus haut que le règne de Louis XIV, l'un des plus brillants assurément et des plus glorieux de nos annales. Tandis que la cour du grand monarque déployait dans des fêtes splendides un faste et des magnificences jusqu'alors inconnus, La Brayère fait des habitants des champs un tableau sinistre dont les premiers mots sont demeurés célèbres : ‘ L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides.... et cependant ils sont des hommes....’ Plus tard, le duc d'Orléans, déposant sur la table de Louis XV un morceau d'une pâte noire et terreuse que je n'ose appeler du pain, s'écrie avec douleur : ‘ Sire, voilà de quoi se nourrissent les sujets de Votre Majesté.’ On commençait à peine alors à soupçonner qu'au-dessous de ces brillants seigneurs, oppressés de quitter leurs terres pour mendier un regard du maître et dissiper dans de folles prodigalités le fruit des sueurs de leurs tenanciers, au-dessous même de ce tiers état qui croissait chaque jour en lumières, en richesse, et devait avant peu prouver avec tant d'autorité ses progrès et sa force, il y avait des millions d'hommes déshérités de toutes les jouissances de ce monde, et condamnés à traîner dans l'abrutissement et la misère, une existence vouée tout entière aux plus rudes labours et au mépris.

“ Mais bientôt une réaction s'opère ; les idées prennent un autre cours. Blasés sur des jouissances qui ne leur apportent plus que des déboires, les grands seigneurs se sont épris de la vie champêtre : l'ennui des royales splendeurs a donné aux plaisirs de la campagne un attrait imprévu. La cour semble n'avoir plus d'autre souci que de se dérober au joug de l'étiquette imposée par Louis XIV ; le somptueux palais de Versailles est déserté pour les Trianons. Les aspirations belliqueuses ont fait place aux bucoliques, l'églogue a détrôné l'épopée, l'idylle règne sans partage au sein de cette société frivole, désormais condamnée à fermer les yeux sur les abîmes qui se creusent sous ses pas. Si l'on ne songe pas encore à améliorer la position du paysan, on pense du moins à ses travaux, on cherche une distraction dans ses occupations, on joue, en un mot, à l'agriculture. On voit alors la reine Marie-Antoinette se faire laitière, le duc de Choiseul devenir agriculteur, Voltaire fonder des fermes ; et tandis que Saint-Lambert chante les saisons, l'abbé Delille provoque les applaudissements de l'Académie française en célébrant le bonheur de la vie des champs. Déjà toute une école de publicistes prenant le nom de physiocrates, proclame que la richesse des États doit découler uniquement de la terre et des produits naturels du sol.

“ Mais en France, il faut, en toute chose, faire

la part de la mode, et cet engouement était peut-être trop vif pour être sérieux. La terre ne donne ses faveurs qu'à ceux qui savent les lui arracher, et si les intentions étaient bonnes, les résultats étaient médiocres. Le sol gémissait encore dans les liens du vasselage et de la mainmorte ; le commerce agricole était arrêté par les barrières de province à province ; le paysan était toujours, ou peu s'en faut, attaché à la glèbe, et la terre ne lui appartenait pas. En dépit des géorgiques de fantaisie un instant mises en vogue par les princes, les grands seigneurs, les poètes et les beaux esprits, l'agriculture fit donc peu de progrès. Ce mouvement factice à peine sorti des salons, où il avait pris naissance, ne donna aucun résultat durable, et il n'a guère laissé de traces que sur les trumeaux peints par Boucher et Watteau. Le temps n'était pas éloigné d'ailleurs où il devrait s'effacer devant les événements bien autrement graves qui emportèrent à jamais dans la tombe la société élégante et raffinée du règne de Louis XVI.

"Si maintenant nous franchissons la distance qui nous sépare de cette époque, et si nous comparons le tableau qu'elle présente avec l'état actuel de notre agriculture, nous avons sous les yeux un spectacle bien fait pour nous rendre fiers de nos progrès. Tous les obstacles sont levés. Retrempee par les épreuves douloureuses de la Révolution, la société française a conquis la liberté de l'homme, la liberté de la terre, la liberté des transactions ; et tandis que l'industrie agricole grandit en puissance et en richesse, les cultivateurs voient dans la même proportion l'aisance et le bien-être se développer au milieu d'eux. Désormais tout laboureur trouve le libre accès de la propriété au bout de son travail, comme le soldat tient sa fortune au fond de sa giberne. Jadis divisées par des intérêts hostiles, la grande et la petite propriété s'unissent sous la bannière commune du travail et du progrès agricoles, et je ne crains pas d'être taxé d'exagération en disant qu'aujourd'hui les trois quarts de la nation mettent en collaboration pour l'exploitation du sol, les uns leur ténacité laborieuse, les autres leurs capitaux, leurs études et leur expérience.

"Rendons grâce à Dieu de ce nouvel état de choses ; et, pour nous convaincre de l'ample satisfaction qui leur est aujourd'hui donnée, définissons nettement les besoins de l'agriculture moderne. L'agriculture demande avant tout à l'État l'ordre, la sécurité, et des mesures économiques intelligentes ; à l'administration, de bonnes voies de communication et une protection éclairée ; aux capitaux, un concours facile et opportun ; à la science, des progrès dans le développement des moyens de production.

"En ce qui concerne l'État, vous savez mieux que personne, Messieurs, s'il manque à sa mission. La paix s'est faite dans les esprits et sur les champs de bataille ; l'Empereur s'est placé résolument à la tête du mouvement agricole par la mise en valeur des parties les plus ingrates de notre territoire, et l'année dernière a inauguré une suite de dispositions libérales dont profitera largement l'agriculture.

"L'administration, vous le savez encore, n'a

jamais été mieux représentée parmi nous. Le département trouve, dans le magistrat placé à sa tête, un esprit large et éclairé, une sympathie générale, la faculté de tout comprendre et de s'intéresser à tout, l'intelligence des détails et la puissance de répandre autour de lui les enseignements de son bon sens supérieur. De pareils administrateurs sont les plus sûrs auxiliaires de l'activité de leur temps, et c'est avec bonheur que les populations les voient obtenir ces distinctions brillantes que l'Empereur n'accorde qu'à d'éminents services et à un mérite hors ligne.

"Quant aux capitaux, des institutions de crédit ont, depuis quelques années, mis à la disposition des propriétaires fonciers les avances dont ils peuvent avoir besoin ; et la science, portant partout son flambeau investigateur, arrache chaque jour à la nature quelques-uns de ses secrets, et fait pénétrer dans des sphères qui naguère lui semblaient interdites, des connaissances fécondes et des lumières inconues....

"Étranger aux agitations mesquines qui dévorent l'habitant des grandes cités ; aux prises de bonne heure avec les éléments redoutables dont dépendent sa fortune et le bonheur des siens ; obligé de ne compter que sur Dieu et sur lui-même pour obtenir de la terre les trésors qu'elle ne livre qu'en échange des plus rudes labeurs, l'agriculteur tient de la nature de ses occupations journalières un jugement sûr et réfléchi, un esprit tout à la fois libéral et religieux, ami de l'ordre et du progrès...."

NOTRE DERNIER NUMÉRO.

En terminant le dernier numéro de la "Revue Agricole" pour l'année 1861-62, nous éprouvons la satisfaction d'un devoir accompli. Nous n'avons jamais prétendu que nous fussions impeccables non plus qu'infaillibles, mais ce à quoi nous prétendons c'est la sincérité de notre dévouement à la cause que nous avons embrassée et que nous défendons pied à pied avec tout le travail dont nous sommes capable. La cause agricole comme toutes les causes compte ses amis et ses ennemis. Parmi les premiers il y en a de vrais, sincères et dévoués, mais il y en a de faux, dont la duplicité est d'autant plus dangereuse qu'elle trompe à première vue, en affectant les dehors de la sincérité. Pour ceux-ci la discussion de principes s'efface devant les personnalités les plus blessantes. Et encore s'ils étaient guidés dans leurs attaques par le flambeau de la vérité ! mais non ! le passé de ceux qu'ils veulent écraser est soumis à une véritable inquisition digne des plus mauvais jours. Les sentiments et les actions les plus nobles sont habilement travestis et rendus coupables. Le mensonge, dans toutes ses formes, devient dans leurs mains une arme d'autant plus terrible qu'ils ne regardent ni à la portée ni au nombre des coups. L'honneur, la réputation des connaissances acquises, obtenue au prix de longues études, volent en lambeaux au cris de ralliement : "La fin justifie les moyens." Ah ! nous préférons mille fois un ennemi loyal, dont l'opposition, dictée par une conviction profonde, est digne et franche. Ici la discussion s'engage sur les principes et amène bientôt l'explication de faits jusqu'alors incompris.

C'est là le côté pénible de la vie du Journaliste et pendant les douze mois qui viennent de s'écouler nous n'avons pas été sans l'éprouver. Mais nous sommes jeunes et nous pouvons attendre, l'avenir dira où était la sincérité et où était le mensonge. D'ici là, notre conscience nous dit que les attaques les plus éhontées ne feront rien pour changer l'opinion de ceux qui nous connaissent. Et pour ceux auxquels nous sommes étranger nous laissons au temps de prouver ce que nous valons.

Ce qu'il y a de certain c'est que jamais dans aucun pays une publication agricole n'a eu le succès de la nôtre. Le chiffre actuel de nos abonnés, porte à 3,500 la première année, est la plus grande preuve de la sympathie publique pour la cause que nous défendons. Nous remercions sincèrement nos souscripteurs de l'encouragement qu'ils ont bien voulu nous donner et qu'ils nous continueront, espérons-nous, au moment où une circulation double va nous permettre de doubler la matière de notre *Revue* ainsi que le nombre des gravures de chaque numéro.

En parcourant la table des matières que nous donnons aujourd'hui on verra que nous avons publié près de cinquante pages de plus que nous n'étions convenu, et donné près de cinquante gravures. Nous avons donc été bien au-delà de nos obligations. Nous avons cru ne devoir rien négliger pour donner une entière satisfaction à nos abonnés et pour faire de notre *Revue* un organe digne du haut patronage dont nous sommes honoré.

TRAVAUX DE LA FERME.



RÉSUMER les nouvelles récoltes, c'est constater qu'après avoir anticipé presque une disette, à l'époque où une sécheresse prolongée menaçait de détruire les semences

mises en terre, nous sommes convaincus aujourd'hui que les rendements des grains sont très bons et que les foins seuls sont pauvres. Au reste l'expérience a constaté jusqu'à ce jour que les années de sécheresse étaient en général des années d'abondance, tandis que les années pluvieuses au contraire étaient presque toujours accompagnées de pauvres récoltes. Le marché des Etats-Unis est le notre, et il n'est pas sans importance de savoir quel est l'apparence des grains chez nos voisins. Voici ce que nous apprenons à ce sujet :

LA RECOLE AUX ETATS-UNIS ET AU CANADA.

Le froment et le seigle, en ce pays, presque tous récoltés, sont d'une excellente qualité. Les avoines ne sont pas encore tout-à-fait mûres dans les sections les plus septentrionales, mais ce que l'on en voit suffit pour donner l'assurance que la récolte en sera comme dans les années ordinaires. Le foin est presque tout coupé et serré, et il n'est pas à notre connaissance qu'il y ait eu nulle part des plaintes à ce sujet. Le blé d'Inde n'est pas encore sauvé de tout danger, mais les apparences ne promettent jamais plus.

Nous donnons plus bas la substance de certains renseignements sur les diverses récoltes, telles que recueillies dans divers journaux du pays.

Dans l'état de New-York, le blé, l'orge, le seigle et l'avoine, sont représentés comme bons mais c'est à peine si le foin atteint le niveau des années ordinaires. Toutes les espèces de fruits promettent beaucoup et les cultivateurs sont satisfaits.

Dans le New Jersey, la récolte du blé est terminée, et partout, dans cet Etat, le rendement est très-satisfaisant. Les avoines sont prêtes à être battues et presque partout dans une excellente condition. Les pêches sont abondantes.

Dans la Pensylvanie, la récolte de blé est très considérable, et on dit que si le blé d'Inde et les autres produits rendent tel que les apparences actuelles semblent le promettre, les cultivateurs se trouveront dans l'embarras pour engranger le tout.

Le Maryland n'a aucune raison de se plaindre ; la récolte du blé est ordinaire. Dans la plupart des comtés, elle est au-dessus de la commune, dans quelques autres au-dessous. Le grain est généralement mûr et non endommagé. Les avoines ont été injuriées par le puceron rouge. Le blé d'Inde commence à recouvrer ce que lui ont fait perdre le froid et le temps humide ; maintenant il a bonne apparence.

Dans la Virginie Occidentale, le blé est tout récolté et excellent. Les avoines, dans les terrains bas ont été endommagées par la rouille, mais sur les terrains élevés elles sont bonnes. Le foin est d'une pesanteur remarquable. Le blé d'Inde et les patates profitent rapidement.

D'après ce que nous connaissons de la partie de la Virginie rebelle, la récolte y est bonne aussi. Dans les comtés de Frederick de Clarke, de Jefferson et de Rockingham, le rendement est très abondant. Les journaux sécessionnistes disent qu'il y a assez de grain dans la vallée de la Virginie pour nourrir l'armée rebelle pendant une année. Dans quelques comtés, il n'y a eu de récolté qu'une partie des blés, faute de bras.

Les nouvelles de l'Ohio sont plus que satisfaisantes. Le produit de la moisson a payé très largement les travaux des fermiers et les apparences de la récolte du blé d'Inde n'ont jamais promis autant.

Dans l'Iowa, le blé d'automne a beaucoup produit ; mais en plusieurs parties, le blé du printemps a presque entièrement manqué. Les autres produits sont satisfaisants.

Dans le Minnesota, le blé rendra beaucoup

plus qu'en 1861, et il y a eu d'ensemencé au moins un tiers de terre de plus que l'année dernière. Le seigle, l'orge, l'avoine et le blé d'Inde sont excellents.

Dans l'Illinois, la récolte de blé est plus qu'ordinaire. Les avoines ont été un tant soit peu endommagées par la sécheresse et la récolte peut en être au-dessous de l'ordinaire. Tout le reste promet beaucoup et, si le mois d'août est favorable, la récolte de blé d'Inde sera abondante.

Le Missouri, principalement dans sa partie nord, aura une riche récolte cette année. On dit que cet état enverra au marché, cette année, quatre fois plus de tabac qu'à l'ordinaire.

Le Kentucky et le Tennessee ont été si dévastés par les armées en campagne et les guérillas que nous ne pouvons pas faire d'estimé de ces deux Etats. Une plus grande quantité de terre qu'à l'ordinaire a été appropriée cette année à la culture du tabac, dans le Kentucky ; et dans le Tennessee, dans les parties les moins exposées, on a cultivé le coton sur une grande échelle, à l'exclusion de toute autre chose.

Nous apprenons du Mississippi que les nègres, sous le contrôle de leurs maîtres, travaillent avec autant d'ardeur et de fidélité que si leurs maîtres étaient présents, et comme on n'y a cultivé que peu le coton cette année, les autres produits sont, en proportion, considérables.

La récolte des grains dans tout le Canada se fait dans les meilleures conditions. Déjà les travaux sont bien avancés et le cultivateur ne doit pas perdre un instant pour hâter la mise en grange de tous ses produits. Généralement on retarde trop l'époque de la moisson sous le faux prétexte que le grain n'a pas atteint sa maturité. L'expérience a établi maintenant l'avantage qu'il y a de couper de bonne heure pour obtenir un grain bien nourri et lourd.

LE SCIAGE DES BLES AVANT LEUR MATURITE.

Les moissons anticipées, c'est-à-dire celles pratiquées avant l'entière maturité des grains, présentent plusieurs avantages que nous croyons devoir signaler d'abord :

1° Les blés coupés trop mûrs s'égrènent quelquefois en les liant et surtout en les chargeant sur les voitures :

2° Le grain récolté avant l'entière maturité a toujours l'écorce plus lisse et plus fine, par conséquent il est plus flatteur à la main, d'un autre côté, il est recherché par les boulangers : car, comme le dit M. de Dombasle, sa qualité est meilleure pour la mouture, et il donne une plus grande quantité de farine premier choix.

3° Lorsque le grain est bien nourri et qu'il n'est pas entièrement desséché par les grandes chaleurs de la fin de juillet, le rendement est plus considérable, puisqu'il faut moins de grains pour remplir une mesure, ce qui produit au cultivateur un bénéfice qui n'est en aucune façon nuisible au consommateur.

4° En moissonnant huit à dix jours avant la maturité complète, le propriétaire se met à l'abri de huit à dix jours de danger, occasionné par des pluies trop abondantes et toutes sortes d'accidents ;

5° On peut ainsi disposer d'un plus grand nombre de travailleurs, car on trouve plus facilement des moissonneurs supplémentaires

à l'époque où les moissons ne sont pas encore commencées dans toutes les localités.

Lorsque de fortes chaleurs surviennent subitement, les blés mûrissent trop vite et sont alors échaudés, ce qui cause une perte énorme, car les grains sont petits, maigres, et, comme nous l'avons déjà dit, il en faut une plus grande quantité pour remplir la mesure.

Généralement, pour faire les moissons, on attend que les épis soient secs et cassants, tandis qu'il faudrait prendre toutes les précautions possibles pour soustraire cette récolte à l'action trop desséchante du soleil ardent. Non seulement il est important que la floraison se passe bien, mais il faut encore que la grainaison ait lieu convenablement ; et, sans aucun doute, l'époque du sciage contribue pour une large part à placer les blés dans les meilleures conditions.

Nous avons vu des saisons où la récolte des blés a été médiocre, et certes les résultats auraient été bien supérieurs si l'on avait eu soin de faire la moisson avant l'entière maturité.

Il est bien certain que si l'état atmosphérique et la température se maintenaient toujours dans une situation normale, on pourrait peut-être se dispenser de prendre toutes ces précautions, mais il n'en est pas ainsi, depuis quelques années surtout. Il ne faut donc rien négliger lorsqu'il s'agit de l'alimentation publique.

Souvent, les mois de mai et de juin sont froids et humides, par conséquent la floraison languit, puis, si les grandes chaleurs arrivent tout à coup, la grainaison se produit trop rapidement ; or, pour arriver à une maturité satisfaisante, le grain aurait besoin d'un peu d'ombre et d'une température tiède qu'il trouverait dans les moyettes ou les meules, si l'épi était coupé plus tôt. Lorsque les tiges mûrissent trop vite et blanchissent à vue d'œil, l'ascension de la sève s'arrête, le grain sèche comme dans une étuve, ce qui le rend maigre et retrait.

Pour que le grain arrive à sa grosseur normale, il faut donc le soustraire à toute action par trop desséchante et l'abriter de bonne heure pendant plus d'un mois dans les meules, afin que sa maturation s'achève aussi parfaitement et beaucoup mieux qu'à l'air libre. Il ne faut pas croire que la végétation soit arrêtée par la séparation de la tige d'avec les racines. Dans cette dernière période, le grain, coupé ou non, ne tire plus rien de la terre, mais il se nourrit encore des sucres répandus dans la tige, et c'est pour cela qu'il ne faut pas le laisser exposé à une trop forte chaleur qui absorberait ces sucres nourriciers.

« On peut, en général, dit M. de Dombasle, couper le froment sept à huit jours avant sa complète maturité, c'est-à-dire lorsque la paille, commençant à blanchir et à sécher avec le pied, commence aussi à perdre sa teinte verdâtre, et que le grain a acquis assez de fermeté pour que, lorsqu'on le presse entre ses doigts, l'ongle s'y imprime encore mais ne le coupe plus aussi facilement que lorsqu'il n'avait qu'une consistance laiteuse ou pâteuse : il est indispensable que les blés ainsi coupés prématurément restent en javelles ou bien

même en meulons, pour achever leur maturité et arriver lentement à une entière dessiccation."

Nous savons qu'en agissant de la sorte certains cultivateurs craignent d'obtenir des grains légers et en moins grand nombre; c'est là une erreur dont se convaincront facilement les routiniers et les incrédules.

Nous pouvons d'ailleurs citer à cet effet plusieurs exemples qui nous paraissent entièrement concluants, avec d'autant plus de raison que chacun peut expérimenter et acquérir ainsi une certitude matérielle.

Depuis longtemps, d'ailleurs, des hommes intelligents se sont occupés de cette question; ils ont voulu savoir si la pratique était d'accord avec la théorie, et toujours les résultats obtenus ont été les mêmes.

D'ailleurs, MM. Payen et Pommier, membres de la Société impériale et centrale d'agriculture de France, ont répété les mêmes expériences, et, en obtenant les mêmes résultats, ils ont démontré qu'on pouvait tirer un très-grand avantage du sciage des blés 7 à 8 jours avant leur entière maturité.

M. de Villefort vient aussi de constater le même fait par des expériences concluantes.

Nous avons aussi été témoin, à la ferme impériale de Fouilleuse, près de Saint Cloud, d'un fait bien plus extraordinaire: il s'agissait d'essayer des moissonneuses. Le concours avait déjà été renvoyé, parce que les blés, saisis par la rouille, ne pouvaient mûrir que difficilement. Il fallut bien se résigner à les couper presque verts, et par conséquent les grains n'avaient qu'une consistance presque laiteuse ou pâteuse. Après le sciage, les tiges ont été mises en moyettes et sont restées dans cet état pendant un certain temps; puis elles ont été soumises au battage, et, d'après les renseignements que nous avons pu recueillir, les grains étaient bons et de beaucoup supérieurs à ceux dont l'épi était resté en terre 12 à 15 jours plus tard.

Il est surtout important de couper les blés versés avant leur complète maturité, car on peut ainsi accroître considérablement le produit.

Un cultivateur des environs de Metz avait une pièce de blé totalement versée; il chercha à la sauver de la pourriture et à la conserver au moins comme fourrage: à cet effet, il coupa le blé tout vert et en fit de petites meules qu'il laissa sur le champ jusqu'après la moisson; il fut agréablement surpris de trouver plus tard des épis de blé fournis et bien remplis, et, par suite, le battage lui donna de beaux et bons grains.

Ce fait est facile à expliquer: lorsque le blé est versé, la plante se nourrit difficilement, elle n'est plus agitée par le vent, elle reçoit directement les rayons du soleil et par conséquent s'échaude. Le grain se forme donc avec peine, ce qui fait que le rendement est presque nul. Si l'on met au contraire ce blé en moyettes ou en petites meules, l'épi est à l'abri du gros soleil, une fermentation intérieure se produit, le grain se forme peu à peu, et tout n'est pas perdu.

Nous devons cependant faire une exception à la règle générale que nous avons posée: nous voulons parler des blés qui doivent être em-

ployés pour les semences. Il paraît nécessaire que les grains destinés à la reproduction acquièrent sur plante leur entière maturité, car, sans cette précaution, on arriverait peut-être promptement à la dégénérescence; cependant les avis sont partagés sur cette question importante: les uns prétendent que les blés coupés avant la complète maturité valent autant pour la semence que ceux moissonnés plus tard; les autres déclarent, au contraire, qu'il ne faut jamais faire usage que de grains totalement mûrs. Nous partageons ce dernier avis, et nous pensons qu'il est sage et prudent, dans cette circonstance, de mettre en pratique cet adage: "*Dans le doute, abstiens-toi,*" et par conséquent nous engageons les cultivateurs à bien laisser mûrir les grains consacrés aux semences. Cette prescription est d'ailleurs en harmonie avec les lois de la nature; car, lorsqu'un grain quelconque se sème par lui-même, il ne tombe que lorsqu'il est parfaitement mûr: suivons donc les lois naturelles, qui trompent rarement.

Nous ne rencontrons d'ailleurs dans ce cas aucun des inconvénients que nous avons signalés et qui nous portent à désirer des moissons prématurées; il est donc bien facile pour le propriétaire de laisser sur plante une certaine quantité de blé pour les semences, et d'attendre pour le scier qu'il soit parvenu à son entière maturité.

Nous pensons même que les cultivateurs devraient faire pour les graines de semence une culture séparée, en lignes espacées, à laquelle ils donneraient le plus grand soin; puis, à l'époque de la récolte, ils choisiraient les épis les plus beaux et les plus nourris. Ce serait là une excellente précaution; et, nous le disons à regret, les habitants des campagnes ne veulent pas comprendre qu'il est excessivement important de ne faire usage que de producteurs de premier choix, soit pour les animaux, soit pour les végétaux. En agissant ainsi, le produit serait sans contredit plus considérable et les dépenses resteraient tout à fait les mêmes.

MISE EN MEULES DES CEREALES.

Autant et même plus que les meules de foin, les meules de gerbes demandent à être construites sous la direction d'un homme qui en ait bien l'habitude. L'infiltration de la pluie dans la meule peut causer d'énormes pertes, et il n'est pas sans exemple qu'une meule mal faite n'ait présenté, quelques mois après la moisson, qu'une masse de blé germé et de paille qui n'est plus bonne même pour litière. Ici la bonne volonté ne suffit pas: il y faut de plus la pratique et l'expérience.

Tout cultivateur qui comprend l'avantage de se rendre compte des résultats de ses opérations, doit tenir une note exacte du nombre des gerbes qu'il a récoltées pour chaque espèce de grains, en faisant en sorte que les gerbes soient aussi égales entre elles qu'il est possible. Ces notes doivent indiquer le nombre des gerbes produites par chaque pièce de terre, ainsi que le lieu où elles ont été déposées, si on a plusieurs ranges, ou si on a des meules concurremment avec la grange: chaque meule portera un numéro, et on indiquera le nombre de gerbes que chacune contient. Tout cela se fait très-

facilement, au moyen d'un tableau disposé par colonnes, dans lesquelles on n'a à inscrire, chaque jour, que quelques chiffres. Par ce moyen, dès qu'il a commencé à faire battre, un cultivateur soigneux peut déjà se faire une idée approximative assez exacte du produit de ses récoltes, ce qui peut lui être fort utile pour diriger sa conduite.

OPERATION DU DECHAUMAGE.

Le déchaumage est une opération dont l'usage doit être adopté partout où les cultivateurs ont à cœur d'entretenir leur terre nette de mauvaises herbes. Après une récolte de céréales, il se trouve sur le sol une quantité plus ou moins considérable de semences de plantes nuisibles, qui ont mûri avant la récolte ou en même temps qu'elle, et qui se sont répandues sur la terre ; si on laisse ces semences dans cet état, un très grand nombre d'entre elles pourront s'y conserver pendant fort longtemps sans germer, et si on les enterre par un labour de 5 à 6 pouces, la plus grande partie de celles qui seront enterrées à cette profondeur pourront s'y conserver pendant plusieurs mois et même plusieurs années, et elles infesteront le sol lorsque de nouveaux labours, les ramenant à la surface, les placeront dans des circonstances favorables à la germination. Le déchaumage a pour but de déterminer une prompte germination dans ces graines, afin que les plantes auxquelles elles auront donné naissance étant détruites par le premier labour qui suivra le déchaumage, le cultivateur en soit débarrassé pour toujours.

On atteint ce but au moyen d'une culture superficielle, dans laquelle on ne doit pas dépasser 2 pouces de profondeur, et dans laquelle on doit chercher à ameublir autant qu'il est possible la surface remuée, afin de faciliter la germination de toutes les semences. Cette opération doit s'exécuter aussitôt que la récolte est enlevée, et l'on y emploie, selon l'état du sol, soit une charrue travaillant très-superficiellement, et qu'on fait suivre de la herse si cela est nécessaire, soit l'extirpateur ou le scarificateur, soit une herse à dents de fer qu'on passe à plusieurs reprises s'il le faut, afin de gratter et ameublir toute la surface du terrain. Ordinairement huit ou quinze jours suffisent, à moins que le sol ne soit excessivement sec, pour qu'on soit assuré que toutes les semences ont germé ; on peut alors donner le premier labour, qui fera périr à coup sûr les jeunes plantes en les enterrant.

Les semis sont aujourd'hui en grande partie terminés et le temps a été très favorable à la germination. Il ne faut pas oublier de donner tous les soins d'égoutement possibles. Car c'est là la condition principale de succès.

L'arrachage des récoltes racines devra se faire aux premiers jours favorables, afin d'assurer la conservation dans les caves et les silos. Nous donnerons à ce sujet tous les renseignements nécessaires dans notre prochain Numéro. L'Emploi de la charrue pour ce travail ne saurait être trop recommandé. L'arrachage se fait alors plus vite et d'une manière plus complète. Nous aurons prochainement des arraches patates dont la construction remplit toutes les exigences d'un bon travail avec une grande économie sur l'arrachage à la main.

VOYAGES AGRONOMIQUES.



L'Espèce bovine à l'Exposition internationale de la Société Royale d'Agriculture

d'Angleterre, était représentée par ses types les plus remarquables, venus de tous les points du monde agricole progressif. Au point de vue de l'étude des races et de la spécialité dans la production, ce groupement d'animaux venus de tous les pays et le résultat de circonstances locales si diverses, offrait une occasion très rare de se bien rendre compte des influences incontestables qui reglent la production du bétail. Ici nous avions les races plus spécialement aptes à donner de la viande sans égard à l'aptitude laitière ou à celle du travail. Ces animaux caractérisés par des formes dont le Durham est le modèle, se rencontrent invariablement sous un climat égal, un sol riche couvert de récoltes fourragères abondantes, et sont un indice certain de l'état avancé du système de culture suivi dans la localité.

Plus loin les races plus spécialement aptes à la production du lait présentent également des caractères particuliers, dont l'Ayrshire est le modèle et qui sont le résultat des circonstances locales de climat, de sol et de culture. Elles se rencontrent généralement sous un climat plus sévère, sur un sol relativement pauvre et avec un système de culture moins avancé. Les Montagnes de l'Ecosse et de la Suisse sont les deux points principaux en Europe où le lait est plus spécialement la production locale.

Les races de travail viennent ensuite avec leur charpente osseuse et lourde. Elles caractérisent les pays les moins avancés, où le loyer du terrain et la main-d'œuvre sont à bas prix et où, par conséquent, les allures lentes et gênées du bœuf peuvent encore être utilisées avec profit pour un travail long et peu soigné.

Que peut-il résulter de ces observations si ce n'est que la production du bétail est soumise aux influences locales et que les races indigènes sont le résultat des circonstances particulières de sol, de climat et de culture dans lesquelles elles sont placées. Tenter amélioration d'une race sans en même temps améliorer le système de culture, c'est donc prétendre renverser les principes sur lesquels repose le problème du perfectionnement des races.

En vain importerait-on à grands frais les premiers prix des concours de la Société Royale d'Agriculture d'Angleterre, la deuxième ou la troisième génération verrait s'effacer dans les descendants les caractères distinctifs de ces animaux de choix, à moins qu'on ne plaçât les élevés dans des conditions analogues à celles qu'elles rencontreraient en Angleterre. Ce qui pratiquement est impossible.

Aussi voit-on les éleveurs distingués de tous les pays non pas importer une race améliorée toute faite, mais travailler à l'amélioration des races indigènes, en leur donnant de meilleurs soins, une meilleure nourriture, en surveillant

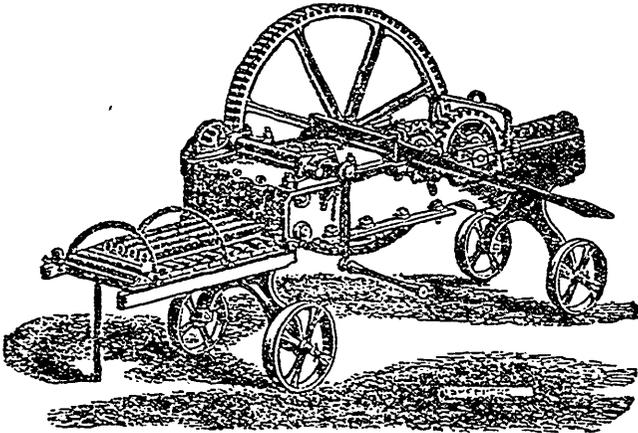
le choix des reproducteurs et en infuseut par croisement un peu de sang étranger, pour hâter l'amélioration et obtenir de suite un résultat, en rapport avec l'amélioration déjà réalisée dans le système de culture et les soins donnés à l'élève du bétail. Même en Angleterre, où le Durham est universellement reconnu supérieur aux autres races rivales, et où il semblerait être si facile de l'adopter dans tous les comtés, nous voyons cinq races distinctes se partageant le territoire: le Durham, L'Hereford, le Devon, l'Ayrshire et l'Angus. Comment alors pouvons-nous prétendre de ce côté de l'Atlantique adopter ces races améliorées, à l'exclusion des races indigènes, nous qui sommes placés dans des circonstances tellement différentes. Telles sont pourtant les prétentions de quelques-uns de nos éleveurs.

La nécessité d'améliorer nos races indigènes une fois établie, voyons quels sont les moyens à notre disposition. Avant tout il faut changer le système de culture de manière à procurer une nourriture abondante au bétail pendant tou-

tes les saisons de l'année. En un mot il faut adopter la culture des plantes sarclées, et des fourrages racines destinés à l'alimentation du bétail en hiver. En remplaçant la paille par une ration de foin, sans doute il y aura amélioration, mais cette amélioration ne sera réellement bien sensible que du moment que la nourriture sèche à la paille et au foin, pendant six mois de stabulation, sera remplacée par une nourriture succulente et humide, composée de betteraves, navets, carottes ou patates. La création de nombreuses prairies devra accompagner l'adoption des fourrages racines, et de gras pâturages seront la conséquence nécessaire de l'amélioration correspondante du sol.

Dans ces circonstances très-favorables, le bétail de la ferme ne profitera pas assez vite de ce surcroît de ressources et il sera peut être recommandable de hâter l'amélioration des élèves par un croisement judicieux. Maintenant la question la plus importante qui se présente est celle du choix de la race améliorante.

Ici nous importons d'Angleterre les cinq ra-



No. 1.—Machine à fabriquer les Tuyaux de Drainage, Petite Dimension.

ces Durham, Hereford, Devon Ayrshire, et Gallo-way. L'ignorance la plus complète des principes sur lesquels repose le problème de l'amélioration des races peut seule expliquer ces importations. Quel en est le but? Veut-on améliorer nos races indigènes dans le sens de la viande ou dans le sens du lait? Nous ne connaissons pas d'autre but à l'amélioration de nos races et s'il en est ainsi nous sommes placés exactement dans la même position que les autres pays d'Europe. Or, quelles sont les races anglaises importées dans les différents pays du continent européen dans le but d'améliorer les races indigènes par croisement? Elles se réduisent à deux: le Durham pour l'amélioration dans le sens de la viande, et l'Ayrshire pour l'amélioration dans le sens du lait. Nous avons rencontré ces deux races perfectionnées dans tous les concours considérables que nous avons visités sur le continent. En France, en Espagne, en Portugal, en Suisse, en Belgique, en Allemagne, partout le Durham et l'Ayrshire jouent un rôle important dans l'amélioration des races indigènes. Mais pour l'Hereford, le

Devon, l'Angus, ils n'ont pas l'honneur d'être recherchés par la raison toute simple qu'ils sont inférieurs aux deux premiers. Il n'y a qu'au Canada où les agriculteurs se paient la satisfaction d'importer à grand frais des animaux d'une race relativement inférieure.

Cette infériorité nous l'avons constatée encore une fois au concours de la Société Royale d'Agriculture à Battersea, où les Durham et les Ayrshire ont attiré à eux seuls plus d'admiration que toutes les autres races mises ensemble. Sir Jonas Webb, l'éleveur distingué de Babraham, après avoir réalisé près de \$100,000 à la vente de son troupeau de moutons South-Down, à laquelle nous avons assisté, vient d'entrer en lice dans la classe des Durham par un coup de maître, en enlevant à ses rivaux la médaille d'or accordée au plus beau taureau Durham de tout âge.

« *First Fruit*, » veau de 10 mois, est certainement de tout ce que nous avons vu ce qu'il y a de plus parfait au point de vue de la production de la viande. C'est vraiment la réalisation du beau idéal et nous ne pouvions nous

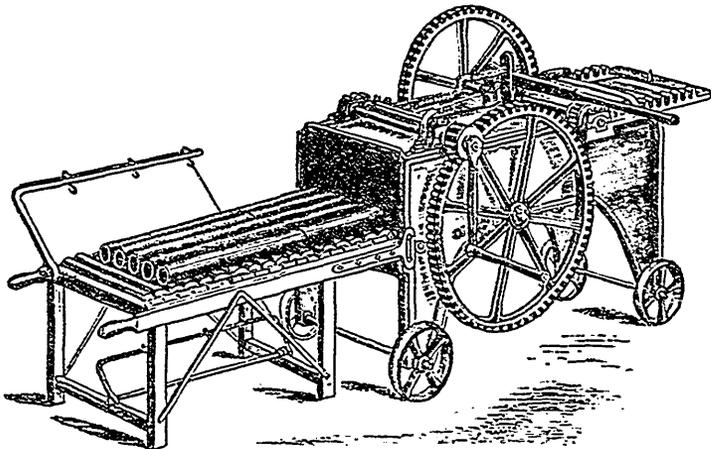
lasser d'admirer les contours gracieux de ses formes arrondies, sa charpente habilement taillée par la main d'un grand maître, son ample poitrine, son dos large et droit depuis la nuque jusqu'à la naissance de la queue, sa culotte bien descendue, sa tête fine, son regard doux et enjôlé ; c'est en un mot la réalisation de la perfection théorique.

Cinq vaches, appartenant au même exposant, étaient exposées comme échantillons des souches du troupeau Durham de Sir Jonas Webb, et, de l'aveu de tous les connaisseurs, jamais cinq vaches aussi remarquables n'ont été exposées ensemble au concours de la Société Royale d'Agriculture d'Angleterre. Nous sommes heureux de connaître intimement Sir Jonas Webb et d'avoir pris avec lui toutes les dispositions nécessaires pour assurer l'importation de reproducteurs de choix de son troupeau à des conditions excessivement faciles et à bas prix. Nous serons toujours prêt à donner à ce sujet tous les détails qu'on pourra désirer. De même pour la race Ayrshire, nos ar-

rangements sont également avantageux et méritent l'attention de nos sociétés d'agriculture et de nos éleveurs améliorateurs.

L'ÎLE D'ORLÉANS.

Située dans le voisinage immédiat de Québec, avec un sol puissant et des voies de communications faciles, l'Île d'Orléans devrait certainement réaliser les plus riches récoltes. Malheureusement le défaut d'un système de culture raisonné s'oppose invinciblement à la prospérité générale et ne donne que la gêne là où un meilleur système donnerait certainement l'aisance et la fortune. Dans un voyage que nous avons fait récemment à une des paroisses les plus florissantes de l'Île, St. Jean, nous avons constaté une pratique datant à peu près des premiers jours de la colonie. Les grains et le pâturage se sont suivis depuis des siècles sur le même terrain, aidés de rares fumures. Le semis des graines fourragères, soit dans les prairies, soit dans les pâturages, est ici à l'état d'innovation. Les mauvaises herbes qui disputent le terrain aux céréales for-



No. 2.—Machine à fabriquer les Tuyaux de Drainage, Grande Dimension.

ment les prairies et tapissent les champs d'un pauvre gazon, destiné à l'alimentation du bétail en été. Avec un pareil système, ce qui nous a le plus étonné c'est qu'il y eût encore des récoltes.

Un pareil état de choses n'est pas pardonna-ble, même à des insulaires, séparés du continent par les larges bras du grand fleuve. Nous connaissons assez la population de l'Île d'Orléans pour savoir qu'on y trouve tout autant d'intelligence et d'esprit d'initiative que dans tout autre comté de la province, et plaider ignorance devient une impossibilité pour des cultivateurs qui tous les jours se rendent à Québec pour la vente de leurs produits et sont à même de voir et d'étudier l'excellente culture du voisinage de cette grande ville. Comment se fait-il alors que la pratique agricole soit restée dans l'Île d'Orléans ce qu'elle était il y a un siècle ? Est-ce qu'il ne s'est pas trouvé un seul homme pour donner le mouvement, pousser à la roue, et sortir de l'ornière de la routine, le char du progrès enroulé d'une manière alarmante ?

Lorsque nous avons appris que la création d'une société d'agriculture pour cette partie du comté de Montmorency était encore à désirer, nous avons compris un retard que nous ne nous étions pas expliqué jusque là. La société d'agriculture est l'âme du progrès agricole ; c'est elle qui réveille l'attention publique engourdie dans ses foyers ; c'est elle qui pousse à la lutte les champions du progrès, se disputant la palme de la supériorité ; c'est elle qui soulève les discussions sur les meilleures pratiques et rassemble en champ clos tous les enfants de la grande famille agricole, à l'exposition annuelle. C'est la société d'agriculture qui fera pour l'Île d'Orléans ce qu'elle a fait pour l'Île de Montréal—une vaste ferme, couverte de riches moissons et de gras pâturages. De nombreuses résidences, élégamment construites et entourées de verts bocages, diront au pays et à l'étranger, visitant les rives du grand fleuve, ce que peut créer de prodiges la culture améliorante, sur un bon sol, avec un marché avantageux.

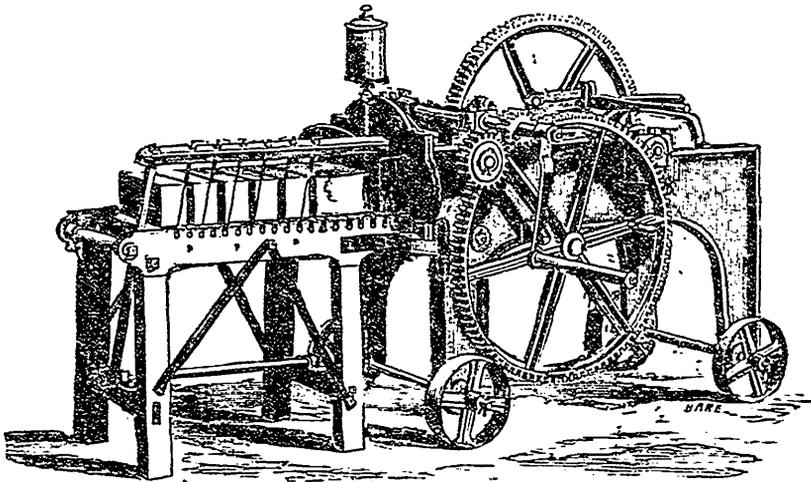
Si le représentant du comté de Montmorency

prenait l'initiative de ce mouvement, si avec les talents, l'énergie et les connaissances que tout le monde lui connaît il entreprenait la régénération agricole de son comté, quels résultats amèneraient nécessairement ses efforts pour en doubler les revenus! Déjà il s'est mis à la tête d'une association dont le but est des plus louables. Il s'agit de créer un fonds permanent destiné à l'éducation d'un enfant, de la paroisse de Ste. Famille, à l'école d'agriculture de Ste. Anne. C'est un grand pas fait dans la bonne voie, et nous en félicitons le député de Montmorency. Il se fera plus de popularité en surveillant les intérêts agricoles de ses constituants que de toute autre manière.

Le député de Chateauguay, en homme qui sait apprécier à sa juste valeur l'importance de l'agriculture dans notre pays, se fait un devoir d'assister aux expositions locales chaque année, il offre en prix au meilleur laboureur une charrue magnifique, l'ambition de tous

les agriculteurs du comté. Ses discours au banquet agricole annuel sont chaleureusement applaudis, parce que tous comprennent qu'ils ont dans leur député un représentant de leurs intérêts; aussi le député de Chateauguay est-il unanimement ré-élu à chaque élection et nous ne pouvons que féliciter les électeurs sur leur bon choix.

Le comté de Montmorency doit se plaindre d'une grande injustice commise à son préjudice depuis six ans. Il aurait dû conserver son octroi de \$1,000, ainsi qu'il a été fait pour plusieurs comtés du Haut-Canada dans des cas analogues, au lieu d'être réduit à \$800. C'est donc un total de \$1,200 que le comté a perdu et perdra encore si son représentant ne s'intéresse pas à ce que justice soit faite pendant la prochaine session. Cette négligence, car c'en est une, est à peine pardonnable et justifie jusqu'à un certain point la prédilection qu'ont en général les agriculteurs pour un re-



No. 3.—Machine à fabriquer les Tuyaux de Drainage et les Briques.

présentant choisi entre eux et plus attentif à surveiller leurs intérêts qu'à faire de la haute politique. Nous connaissons un grand nombre de représentants qui sont l'âme des sociétés d'agriculture de leurs comtés, et de fait l'initiative doit partir du député chaque fois qu'il ne se trouve pas dans la localité d'hommes compétents ou assez progressifs pour s'intéresser à la prospérité générale. Ainsi les cultivateurs de l'île d'Orléans sont certainement responsables de l'état arriéré de leur système de culture, mais cette responsabilité pèse lourdement sur ceux auxquels leur position faisait un devoir de prendre l'initiative.

EXPLOITATION DE MONSIEUR LARUE, N. P.

Lorsque nous disions que l'île d'Orléans possédait tous les éléments de la prospérité, nous faisons allusion aux quelques hommes distingués qui se rencontrent dans chaque paroisse, et dont l'esprit d'initiative n'a peut-être besoin que d'un conseil pour réaliser sur leurs domaines tous les progrès de l'agriculture moderne. Au nombre de ceux-ci nous placerons

Monsieur Larue, N. P. de St. Jean, dont les travaux d'améliorations sont assez considérables pour mériter l'attention publique. Nous avons pu visiter ces travaux et nous nous en félicitons car ils nous permettront une étude nouvelle sur la mise en valeur des sols tourbeux et des terres épuisées.

Le domaine de M. Larue a une étendue totale de 180 arpents sur un front de 3 arpents. Le sol est généralement chisteux et repose sur un sous-sol de même nature dont la perméabilité n'offre rien à désirer. La surface est légèrement ondulée et se prête bien à l'égoûttement, à quelques exceptions près. Les bâtiments d'exploitation sont situés à proximité du rivage, tandis qu'à l'autre extrémité, sur une profondeur de 13 arpents, s'étend une savanne longue de plusieurs lieues et bordée de bois touffus. Le système de culture est celui là même de la localité et donne les mêmes résultats. Les bas fonds sont laissés en prairies naturelles, dont le produit assez grossier, serait avantageusement remplacé par le mil. Les pâturages composés des

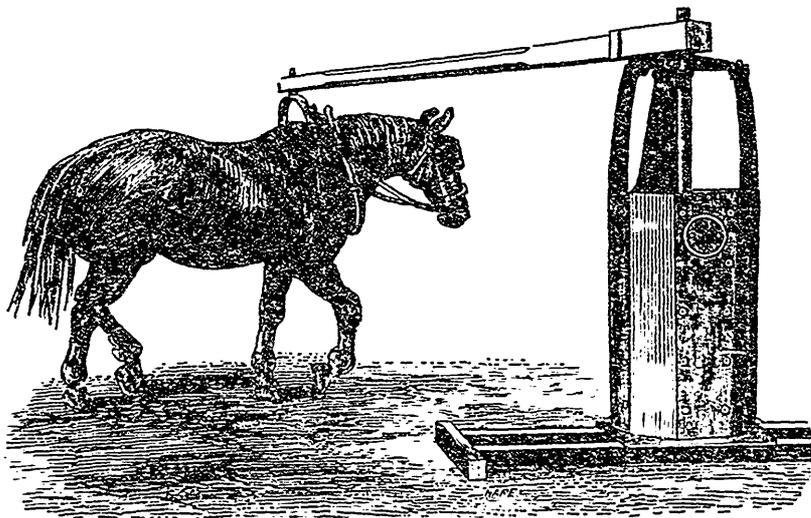
mauvaises herbes, nourrissent un bétail peu choisi. Enfin il y a tout à faire, et nous allons donner notre manière de voir sur le système de culture à adopter.

Établissons d'abord que la nature du sol est excellente, et que des communications faciles avec Québec permettent l'adoption d'une culture destinée à subvenir à la consommation des villes. En un mot le système adopté par Monsieur Olivier Fortier de Beauport, ainsi que nous l'avons décrit dans un de nos précédents numéros, et dont le résultat est un bénéfice net annuel de \$1600 sur une ferme de 120 arpents, convient à toute l'île d'Orléans, avec quelques modifications pourtant que nous allons indiquer.

Invariablement dans le voisinage des villes, le foin doit être la base de la culture, d'abord parce qu'il trouve un haut prix sur le marché et que le transport en est rendu facile par le peu

de distance, ensuite parce que cette culture demande peu de main-d'œuvre, et que près des villes son haut prix est de la plus haute importance. Telles sont les deux raisons principales en faveur de la production du foin dans un certain rayon des villes. Il en est d'autres encore, comme la facilité de rapporter des engrais, mais pour M. Larue, qui se trouve à six lieues de Québec, si le transport du foin à Québec est très facile en bateau, il n'en est pas de même des engrais. Heureusement pour lui que la savanne qui traverse sa propriété dans toute sa largeur et sur une profondeur de treize arpents, est une source d'engrais dont l'exploitation remplacera les fumures avec avantage.

Par une remarquable coïncidence nous avons, sur le même domaine, d'un côté un sol puissant mais appauvri par une longue succession de récoltes céréales, de l'autre un sol très riche rendu impuissant par un excès d'eau stagnant,



No. 4.—Malaxeur employé a la preparation de la terre.

mortelle pour toute végétation herbacée. Ainsi tous les éléments de la plus haute fertilité se rencontrent sur une surface de quelques arpents et pourtant le résultat est et sera la stérilité, tant qu'une main intelligente ne viendra pas donner la vie à ces champs dévastés.

C'est la démonstration la plus éloquente des qualités que doit posséder le sol pour réaliser la fertilité. Pour être fertile le sol doit être riche et puissant. Riche, c'est-à-dire, contenir assez d'engrais pour subvenir au besoin des plantes. Puissant, c'est-à-dire, avoir assez de profondeur pour recevoir de longues racines et assez de porosité pour faciliter la décomposition des engrais nécessaires à la végétation.

Or, nous avons vu que le sol du domaine de M. Larue est profond, bien égoûté, d'une composition argilo-siliceuse, en un mot qu'il possède toutes les qualités de la puissance. Mais nous avons vu aussi que des récoltes successives, sans engrais en ont épuisé la richesse; en sorte que les résultats de la culture sont la stérilité.

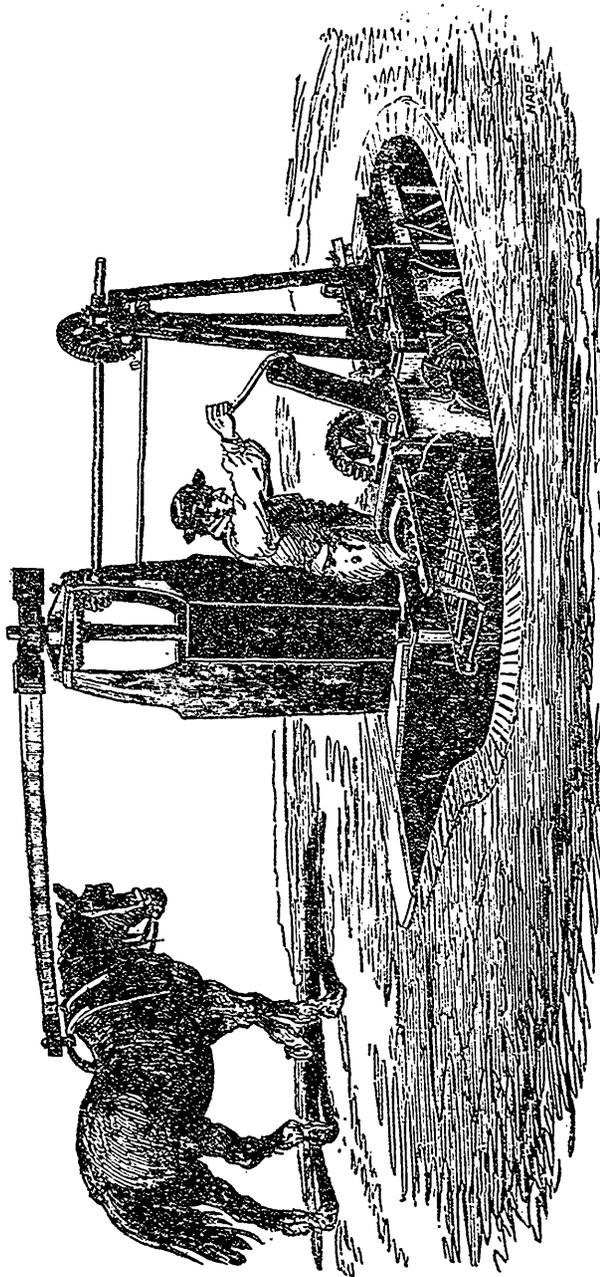
D'un autre côté le sol de la savanne, composé de débris végétaux accumulés depuis des siècles, est de la plus grande richesse, mais en raison d'un égoûtement vicieux, toute végétation devient impossible du moment que le sol, noyé dans une eau stagnante ne possède pas la puissance de transformer ces engrais et de les rendre assimilables aux plantes.

Mais qu'on ajoute à la puissance du sol épuisé la richesse du sol impuissant et on aura réuni tous les éléments de la fertilité; on sera alors en droit d'espérer les plus hauts rendements. D'un autre côté en pratiquant dans la savanne des égoûts habilement tracés, on enlèvera au sol son excès d'eau, et en lui rendant la puissance, on lui donnera tous les caractères de la fertilité. Le domaine doit donc se diviser en deux parties bien distinctes les terres épuisées et la savanne, chacune exigeant un traitement bien différencié, et un système de culture en rapport avec des circonstances entièrement différentes.

LES TERRES EPUISEES.

Celles-ci comprennent une étendue de 120 arpents à peu près, pour lesquels nous adopterions

la rotation suivante. Première année patates ; elles réussissent très bien, et ne pourrissent pas. Deuxième année blé et orge avec semis de



No. 5. — Malaxeur et Machine à fabriquer les Drains et les Briques.

graines de mil et trèfle. Années suivantes prairie aussi longtemps que la récolte serait bonne. La rotation se terminerait par une avoine. L'élevage du bétail dans ces circon-

stances est ruineux et du moment que la savane fournit les engrais nécessaires, nous ne conseillerions qu'une vache ou deux pour la consommation de la ferme, et deux chevaux

pour les travaux des champs. Les animaux de travail seraient constamment occupés l'été et recevraient la plus grande partie de leur nourriture à l'étable; ils pourraient de temps en temps être mis dans un pâturage permanent près de la maison. On économiserait aussi les clôtures sur toute la ferme, et les prairies ne souffriraient pas du pied des animaux pendant les temps pluvieux de l'automne. De plus comme le foin peut être expédié immédiatement sur Québec, on éviterait avec ce système des constructions spacieuses et coûteuses, nécessaires pour abriter les récoltes de grains jusqu'à l'époque du battage, nous recommanderions donc la rotation suivante de 12 ans, chaque sole étant de 10 arpents.

Première année.—Avoine sur prairie avec composts de tourbe à raison de 50 voyages à l'arpent.

Deuxième année.—Patates sans engrais.

Troisième année.—Blé avec semis de graines de prairie.

Quatrième année.—Prairie avec application de plâtre.

Cinquième année, 6ème et 7ème.—Prairies.

Huitième année.—Prairie—Hersage et application de 40 voyages de composts de tourbe après la fenaison.

Nuvième année, 10ème, 11ème et 12ème années.—Prairie.

Avec cette rotation la répartition des travaux est remarquablement facile. Ainsi pour la première année immédiatement après la dernière récolte de foin, le terrain est prêt à recevoir en Août, une application de 50 voyages de composts. A cette époque le temps est sec, et les composts se font avec la plus grande facilité. Un labour profond enfouit ce compost et expose aux gelées pulvérisantes de l'hiver, le sol destiné à l'avoine après prairie. L'application de compost jointe à la décomposition d'un gazon de 7 années, donne au sol une richesse égale à une fumure complète. En sorte que le terrain est parfaitement préparé après la récolte d'avoine à recevoir une récolte de patates.

La deuxième année de la rotation le sol reçoit des façons d'automne aussi complètes que possibles de manière que de très bonne heure, le printemps, la plantation des patates puisse s'exécuter dans les meilleures conditions. Sur un sol bien égoûté et riche dans le voisinage d'un grand centre de population, les patates sont une des récoltes les plus lucratives, du moment qu'elles ne pourrissent pas. De plus elles sont d'une culture facile, peu exigeante, et demandent moins de travail que toutes les autres plantes sarclées. La plantation, les soins d'entretien et la récolte doivent se faire à la charrue.

La troisième année, immédiatement après les patates vient le blé sur labour d'automne et semé d'aussi bonne heure que possible pour éviter les attaques de la mouche. Le terrain sera alors dans d'excellentes conditions pour recevoir des graines de prairie.

La quatrième année donnera la lère récolte de foin dans lequel se trouvera beaucoup de trèfle. Une application de plâtre sur la fouille est très recommandable sur les nouvelles prairies, comme point de départ; aussi la recom-

mandons nous. Les cinquième, sixième et septième années, les récoltes de foin devront donner en moyenne 300 bottes à l'arpent.

La huitième année; les mauvaises herbes et la mousse commenceront peut-être à salir le terrain et à tenter l'envahissement de la prairie; il faut alors de bonne heure, l'automne, donner un hersage vigoureux et éendre une légère couche de compost à raison de 40 voyages à l'arpent. La prairie reprendra une nouvelle vigueur et donnera de bons rendements les neuvième, dixième et onzième années.

La douzième et dernière année de la rotation, il sera temps de relever la prairie et de recommencer la rotation des 12 ans, par les travaux que nous avons indiqués à la première année.

Voyons maintenant quels peuvent être les produits de cette rotation sur le domaine de Monsieur Larue. Nous donnons les rendements moyens pour chaque récolte, sans tenir compte des dépenses, qui peuvent se résumer à l'entretien de 2 chevaux de travail et du matériel de la ferme. Un homme intelligent et actif peut pendant l'hiver à lui seul, battre au fleau, vingt arpents de prairie, soigner deux chevaux et une vache, et charroyer le bois de chauffage, coupé sur le domaine même. Il pourra également exécuter les labours d'automne et de printemps exigés par sa culture. Mais il faudra de l'aide à l'époque des foins, de la rentrée des patates et des charrois des composts qui se feront à deux tombereaux. Il faut aussi retrancher, du tableau suivant, les denrées nécessaires à la consommation de la ferme.

Étendue.	Récoltes.	Rendement.	Tot.	En Arg.
10 arp.	Avoine	35 min.	350	\$ 130
10 "	Patates	200 "	2000	66
10 "	Blé	20 "	200	225
70 "	Foin	250 bottes	1,500	1050

Total des produits annuels. \$1471

En portant à \$271 le prix de la main-d'œuvre et de l'entretien des chevaux et du matériel de la ferme, il reste comme produit de la culture \$1200, et nous sommes au-dessous de la vérité. Car les rendements et les prix de vente que nous avons adoptés sont trop bas. La comptabilité du Séminaire de Québec a établi un profit net de \$1600 sur la ferme de même étendue cultivée, d'après le même système, à Beauport. M. Larue se trouve dans une position plus avantageuse encore que M. Fortier; car les engrais ne lui coûteront que le transport, il les trouve sur son domaine même, dans la savane qui le traverse; il devrait donc réaliser des profits plus considérables car le sol de la paroisse de St. Jean, est plus puissant que celui de la vallée de Beauport.

Nous terminerons en donnant quelques conseils sur la préparation des composts. La tourbe est composée de débris végétaux, accumulés sur place depuis fort longtemps et maintenus dans une eau stagnante, où leur décomposition s'est en partie produite par une fermentation acide, dont le résultat est de produire le *tanin*, substance astringente et mortelle pour la végétation des plantes herbacées. Ce tanin agit sur les membranes des racines en les tanant et en arrêtant toute absorption par les spongioles des plantes, chargées de puiser dans le sol les élé-

ments nécessaires à leur végétation. Ainsi la tourbe est un véritable terreau, un engrais qui ne diffère du fumier que parcequ'il a fermenté dans de mauvaises conditions et hors du contact de l'air. Mais ce n'en est pas moins du terreau, composé de débris végétaux très-fertilisants et que certaines manipulations très-faciles peuvent dépouiller de leur tannin. La méthode la plus simple est certainement de détruire l'acidité de la tourbe, en la mettant en tas et en saupoudrant, chaque couche d'un pied ou plus, d'un peu de chaux éteinte. Par un temps chaud, le contact de l'air ne manquera pas de développer une nouvelle fermentation, et toute la masse sera bientôt convertie en un engrais riche au moins égal en valeur au fumier d'étable. Il sera encore mieux de mettre une ou deux couches de fumier vert dans chaque compost pour hâter la fermentation putride, qu'il faut nécessairement développer pour faire de la tourbe un excellent engrais. Dans le cas où les pailles de l'exploitation ne suffisent pas pour recueillir toutes les déjections animales, il est très recommandable d'employer la tourbe sèche comme litière. Elle absorbe alors les urines et s'incorpore à l'engrais de ferme, en ajoutant à ses propriétés fertilisantes. Cette même tourbe, saturée de déjections animales, est également stratifiée avec de nouvelle tourbe sous forme de compost, et la fabrication des engrais se trouve augmentée d'autant.

Sans doute le charroi de la tourbe et la fabrication des composts doit se faire toute l'année, lorsque le cultivateur a un moment à lui, mais on comprendra que l'été se prête avec bien plus d'avantages que tout autre saison au transport de la tourbe et à la fermentation des composts, aussi à cette époque le cultivateur ne doit pas se rendre coupable de la moindre négligence à ce sujet.

LES TERRES DE LA SAVANE.

Ainsi que nous l'avons constaté, la savane s'étend sur une longueur de plusieurs milles et sur une largeur de 13 arpents. La profondeur moyenne de la couche végétale est de trois pieds. Nous ne nous expliquons la présence de cette savane que par un accident, produit soit par des castors ou par un coup de vent, qui en abattant quelques arbres auraient obstrué un ruisseau et causé une inondation temporaire. L'eau en séjournant sur les plantes aurait bientôt déterminé leur pourriture, et leurs débris, en ajoutant encore de nouveaux obstacles à l'écoulement de l'eau, auraient bientôt déterminé une accumulation considérable de matières végétales. Mais nous ne doutons pas qu'en ouvrant une issue à l'excès d'eau on ne rétablisse les choses dans leur état normal. La pente est plus que suffisante pour opérer l'égoutement parfait et les fossés ouverts par M. Larue fonctionnent admirablement. Le résultat en est sensible, là où il était impossible de passer à pied sans enfoncer jusqu'au genou, il est maintenant très aisé de circuler avec un cheval. Mais pour ouvrir ces terres à la charrue il faudrait des fossés plus profonds et attaquant le sous sol, car tant que la tourbe repose sur une couche humide, elle agit comme une éponge et l'eau monte jusqu'à la surface.

L'expérience entreprise par M. Larue est

nouvelle dans notre pays et mérite l'attention publique, car la mise en valeur de nos terrains tourbeux est un problème encore à réaliser et auquel est fortement intéressée toute notre population agricole. Nous remercions M. Larue de son initiative et nous comptons sur son prochain succès pour engager les agriculteurs des autres comtés à se mettre activement à l'œuvre. Ce sont dans les savanes surtout que le drainage au moyen de tuyaux souterrains est recommandable. Le creusage des fossés est facile si on l'entreprenant pendant la belle saison, et le prix de revient du drainage est celui des tuyaux. Déjà il s'est formé une compagnie pour la fabrication des tuyaux de drainage dans le comté de Missisquoi et le prix de vente des tuyaux d'un pouce et un quart de diamètre est de \$4.17 les mille pieds; or, il faut de 1000 à 1500 pieds de tuyaux de drainage par arpent. C'est donc une dépense de \$6 seulement pour les tuyaux. Le grand avantage du drainage est de procurer un égoutement parfait et de ne plus exiger de façon d'entretien. Les fossés ouverts dans les savanes exigent beaucoup de talus pour ne pas ébouler continuellement et s'emplir sous l'influence des gelées.

Nous donnons aujourd'hui plusieurs gravures représentant des machines à fabriquer les tuyaux de drainage. Toutes ces machines sont construites sur le même principe. La terre, après avoir été convenablement malaxée et préparée, est mise dans une boîte en fer, et forcée par un piston de passer par des ouvertures latérales qui lui donnent la forme de tuyaux, ainsi qu'on le voit dans la gravure Nos. 1 et 2. Ces tuyaux s'avancent en glissant sur de petits rouleaux et sont coupés à la longueur voulue par un cadre armé de fils de fer qui agissent comme couteaux. Le piston, qui force la terre à travers les différentes moules, est mis en mouvement au moyen d'une manivelle ou d'une poulie mise en communication avec un manège. Les machines à fabriquer des tuyaux de drainage d'une certaine dimension peuvent également fabriquer des briques ainsi que le représente la gravure No. 3.

Le malaxeur destiné à préparer la terre est mû par un cheval et est plus ou moins considérable selon l'importance de la fabrique. Il se compose généralement de couteaux disposés en hélice autour d'un axe vertical. Le malaxeur et la machine à fabriquer soit les briques soit les tuyaux de drainage peuvent être mis en rapport, au moyen d'une roue d'angle et d'une courroie de transmission, ainsi qu'on le voit dans la gravure No. 5, page 319. Le même cheval alors prépare la terre et moule les tuyaux ou les briques.

Nous aurons des échantillons de ces machines à notre Dépôt Provincial et nous serons en mesure dans quelques semaines de préciser les prix de vente à Montréal de chacune d'elles. C'est au moyen de ces machines seulement que nous arriverons à fabriquer à des possibles les tuyaux de drainage destiné à l'égoutement parfait de nos terres arables et en faciliter l'introduction; c'est rendre au pays et à la classe agricole en particulier le plus grand service possible en doublant les moyens de production.

REVUE DE LA COLONISATION

SEPTEMBRE.

Revue de la Colonisation.—Le Township de Weedon.—La colonisation du Lac St Jean, et le Voyage du Ministre d'Agriculture au Saguenay.—Nos agents d'immigration à l'Étranger.

LE TOWNSHIP DE WEEDON.

Dans le dixième rang le gouvernement possède les numéros vingt-quatrième, vingt-cinquième, vingt-sixième, vingt-septième et vingt-huitième qui sont de bonnes terres.

Dans le onzième rang il possède les numéros vingt-quatrième, vingt-cinquième, vingt-sixième, vingt-septième et vingt-huitième, qui sont de bonnes terres.

Outre ces lots, la compagnie des terres d'Angleterre, dont le principal bureau est à Sherbrooke, possède beaucoup de terre dans ce township, mais cette compagnie me paraît bien mal informée sur l'état des choses, ou bien mal comprendre ses intérêts, car elle vend ses terres à un prix si élevé que les cultivateurs canadiens n'osent point les acheter de crainte de ne pouvoir les payer. J'aurai peut-être occasion de faire des suggestions à cette compagnie dont le principal agent est véritablement poli, et parle très bien le français. Cet homme qui m'a paru très intelligent a de bons principes de colonisation, s'il peut les mettre en pratique.

La Société de Colonisation de Montréal, je l'espère, va réunir tous ses moyens, et faire de grands efforts pour faire prendre cette automne toutes les terres que je viens de mentionner.

Le township de Weedon par sa position doit devenir un centre peuplé et important, pourvu que le gouvernement veuille remplir sa mission et son devoir. Je dis pourvu que le gouvernement remplisse sa mission, car le gouvernement a mission d'ouvrir les chemins afin de donner des communications aux propriétaires qui ont eu le courage d'aller s'établir dans la forêt. Il a mission de faire communiquer les townships les uns entre les autres. En employant l'argent aussi utilement le gouvernement ne diminue pas son capital, car en faisant ces chemins, il fournira à un plus grand nombre de canadiens l'occasion de prendre des terres, et comme ces terres ne se donnent pas mais se vendent, par le prix des ventes, il recouvrera ses déboursés et même au-delà, si les agents font leur devoir. Déjà le gouvernement a approprié et donné £200 pour ces quartiers, pour faire, comme on nous l'a dit, le chemin de Stratford à Weedon, en passant sur la *dame* de la rivière St. François, achever le chemin de Garthby à Weedon, et pour commencer le chemin de Weedon à Ham. J'espère que le représentant du comté, M. de Cazes, ne manquera pas de surveiller l'exécution de ces chemins et l'emploi de ces argents qu'il a obtenus.

De plus, le gouvernement, par feu M. Boutilier, a fait commencer un chemin de Weedon à Tingwick, dont la moitié est faite. C'est la sortie naturelle des Écossais établis dans le township de Tingwick. Ce chemin n'est pas actuellement utile en été parce que pour suivre ce chemin, il faut traverser la rivière St. François, et à cet endroit il y a un fort rapide qui

empêche de traverser la rivière en *baque*. Si le gouvernement ne veut pas perdre ses déboursés, et si l'hon. Evanturel veut prouver que nous Canadien-Français, si nous voulons un ministre de l'immigration et de la colonisation, qui soit Canadien-Français, nous le voulons en même temps impartial et disposé à donner aux autres origines les chemins qu'ils ont le droit d'avoir, il fera achever, pour les Écossais de Tingwick, le chemin de Weedon à Tingwick cette année, et il fera faire l'année prochaine le pont que demande ce chemin. Nous tenons beaucoup à prouver aux Anglais, aux Écossais et aux Irlandais que nous voulons vivre en bonne intelligence avec eux comme par le passé; si nous réclamons l'espace et le territoire, c'est afin que l'on ait justice égale et impartialité. Nous avons pu supporter l'injustice, mais nous ne voulons pas faire souffrir les autres.

M. le ministre de la Colonisation ne peut manquer de faire achever cet été le chemin de Weedon à Ham qui est déjà à moitié fait, mais dans lequel on ne peut pas passer en été, ce qui empêche d'établir le septième, le huitième, le neuvième, le dixième, le onzième et le douzième rang de Weedon.

La Colonisation du Lac St. Jean.

Jedi dernier, l'Honorable M. Evanturel arrivait à Québec, de retour d'un long et fatigant voyage qu'il a fait au Saguenay jusqu'aux endroits les plus reculés du magnifique Lac St. Jean.

Nos lecteurs connaissent, par ce que le *Canadien* a déjà écrit sur le territoire du Saguenay, quel vaste et fertile champ de colonisation y est ouvert pour notre courageuse population. L'idée d'aller visiter en personne cette nouvelle terre promise pour ses compatriotes, était certainement une idée patriotique de la part du ministre de la colonisation. Sa démarche courageuse est donc une nouvelle preuve des bonnes intentions du nouveau gouvernement.

La colonisation du Saguenay grandit et mérite qu'on s'en occupe sérieusement.

Il n'y a en effet que quelques années seulement que le premier colon est venu y abattre le premier arbre pour y ensemençer la terre, et déjà l'on compte une population toute canadienne-française de près de quinze mille âmes.

Déjà les bords du Lac St.-Jean se bordent de jolies maisonnettes qui donnent l'abri à un grand nombre de colons. Et aujourd'hui même, ces courageux colons n'ont cependant pas encore de chemins pour communiquer avec le reste de leurs compatriotes! Le transport de leurs provisions se fait tantôt au moyen de leurs fortes épaules, tantôt sur de méchantes charrettes, et la plus grande partie du chemin avec de faibles canots d'écorce que l'on charge et décharge à chaque portage. Eh bien! malgré ces inconvénients, vous qui honorez le courage, rendez-vous jusqu'aux établissements, et vous trouverez sur le magnifique plateau

qui borde le grand lac, vous y trouverez des hommes heureux. Vous y trouverez la joie et le bonheur, et surtout l'espérance peinte sur la figure de ces "dompteurs" de la forêt, oui, l'espérance surtout d'avoir bientôt un chemin non interrompu qui leur donnera un accès au St.-Laurent. C'est tout ce qu'ils demandent au gouvernement ces braves gens, persuadés qu'ils sont que la grande fertilité de leurs terres ne leur fera jamais défaut dans l'avenir. En effet les grains y sont magnifiques comme toujours. On nous a fait voir des échantillons de blé qui comptaient plus de six et même jusqu'à sept pieds de hauteur. Le foin est beaucoup plus long que sur les bords du St.-Laurent. D'ailleurs, en quelques endroits sur les bords du lac, il y a de grandes prairies naturelles où des milliers d'animaux peuvent trouver de riches pâturages. Ce qui manque encore aux colons du Saguenay et de St.-Jean, ce ne sont donc seulement que des chemins.

Le gouvernement, cette année seulement, a compris l'importance de ne point négliger cette partie du pays, et, en ce moment, il fait travailler très-activement à l'ouverture du grand chemin Kinogomi, qui devra nécessairement se terminer dans toute sa longueur l'année prochaine.

L'Honorable M. Evanturel a voulu visiter lui-même ce vaste territoire afin d'en mieux connaître les besoins, de se mettre en état de pouvoir diriger les travaux considérables de colonisation et d'entendre, en même temps, sur les lieux mêmes, les plaintes et les demandes de ces courageux pionniers.

Ce zèle et ce dévouement de la part de l'Honorable M. Evanturel méritent certainement les plus grands éloges. Il serait vraiment désirable que le Ministre de l'Agriculture pût se rendre lui-même sur les autres principaux points de colonisation du pays afin de juger des choses, de ses propres yeux. En effet, combien d'argent gaspillé, combien de routes mal dirigées, combien de spéculations frauduleusement calculées, n'auraient pas eu lieu, si l'on eût pu se rendre sur les lieux.

Nous espérons donc que M. Evanturel ne s'arrêtera pas en si beau chemin : l'enthousiasme général et la joie universelle que sa présence a causés bien justement au milieu de toute cette vigoureuse population qu'il a visitée, ont dû nécessairement lui faire concevoir l'importance qu'il y a pour le gouvernement dont il fait partie, de ne rien négliger pour y faire marcher à grands pas l'œuvre de la colonisation. Les nombreuses adresses qu'il a reçues de toutes parts sont un témoignage flatteur pour lui et une preuve certaine que les efforts que le gouvernement a faits, cette année, pour avancer la colonisation, ont porté celui-ci bien haut dans l'estime de tous nos compatriotes.

Aussi, M. Evanturel a-t-il été reçu à bras ouverts par ces braves colons du Saguenay qui ont fait tout ce qu'ils pouvaient faire pour lui témoigner leur reconnaissance et leur contentement.

Un nombre très-considérable de cultivateurs des localités avoisinantes étaient déjà venus au-devant de M. Evanturel dès la veille de son arrivée à la Grande Baie des Ha! Ha!! On

avait même envoyé un pilote dans l'assurance d'engager le capitaine du *Mugnet* à remonter jusqu'à Chicoutimi; mais, le vapeur ayant été retardé par la brume, ces braves et zélés habitants furent obligés de s'en retourner bien désappointés.

Dépendant, le jour suivant, dimanche le 3 août, après la messe, toute la paroisse de St. Alphonse de la Baie, le curé en tête, le révérend Messire Boucher, se rendit à la demeure de M. Evanturel, et lui présenta une adresse à laquelle ce dernier répondit en termes éloquentes. De là M. Evanturel gagna Notre Dame de Latrrière, où Messire Hudon et M. N. Malouin, le maire de cette paroisse, lui présentèrent aussi une seconde adresse.

Le lendemain, il fallut prendre le canot d'écorce, faire plusieurs portages, traverser le lac Kinogomi, puis le lac Kinogomish et ce ne fut que le soir que M. Evanturel arriva à Hébertville. Là encore, toute la paroisse était en émoi; on avait fait allumer partout des feux de joie; une cinquantaine de fusils firent résonner les échos d'alentour, et puis ces braves habitants d'Hébertville, ayant leur curé à leur tête, (M. Villeneuve,) prièrent M. Evanturel de vouloir recevoir de suite une adresse qu'ils avaient aussi préparée pour la circonstance. Le matin, avant le départ, un grand nombre d'entr'eux vinrent déposer leur plaintes, faire leurs différentes demandes, puis M. Evanturel après les avoir entendues descendit la belle rivière dans un canot d'écorce, en sautant divers rapides, et se rendit jusqu'au bord du beau lac St. Jean, où il fut obligé de coucher, pour la première fois à la belle étoile. Le lendemain soir, il ne put se rendre qu'au poste de la compagnie de la Baie d'Hudson, sur la rivière Métabetchouan. Là, M. Charlot commis de la maison Price, le reçut avec la plus grande cordialité et lui donna de nouvelles provisions pour continuer son voyage. Le jour suivant il lui fut impossible d'atteindre la demeure du Révérend Messire Bernier curé de la Pointe Bleue. Il fallut coucher dehors. Et le matin du jour suivant, de bonne heure, tous les habitants de la nouvelle paroisse, informés de l'arrivée de M. Evanturel se lancèrent dans des canots d'écorces, hissèrent deux petits pavillons sur chacune de leurs légères embarcations et vinrent en poussant des hurrahs et en tirant du fusil au-devant de l'honorable ministre qui daignait les visiter dans leur pays lointain. Cette flottille si nombreuse et si pittoresque était belle à voir. Des canotiers tout radieux accompagnaient en chantant, le *canot-amiral* dans lequel étaient assis M. Evanturel et le révérend M. Bernier. On se rendit ainsi jusqu'à la Pointe Bleue, où l'on voit encore les fondations d'une maison bâtie autrefois par la compagnie des cent associés. C'est à quelque distance de la Pointe Bleue que le révérend Messire Tremblay, curé de Beauport, a jeté les bases d'une nouvelle colonie. De cet endroit, on voit le lac St. Jean dans toute sa beauté. Il a, comme on le sait, la forme à peu près ronde et compte dans sa plus grande largeur une distance de près de 10 lieues. La pointe Bleue, c'est le St. Laurent devant Kamouraska avec ses îles et ses montagnes dans le lointain. Plusieurs grandes rivières se jettent dans ce

lac majestueux. Les principales sont le Periboka et la rivière Mistassini qui conduit, après une course d'environ 40 lieues, au grand lac Mistassini, long lui-même de 60 lieues et qui a la forme curieuse d'un trèfle.

Les rivières du St. Maurice et du lac Saint-Jean sont très rapprochées les unes des autres, et le trajet du lac St. Jean à Trois-Rivières peut se faire, dit-on, en quatre jours. Il n'y a donc point de doute qu'avant quelques années, si la colonisation du lac St.-Jean continue, il devra y avoir un chemin qui fera communiquer la vallée du St. Jean avec celle du St.-Maurice. On nous dit que les terres y sont magnifiques. On ne connaît donc pas encore ce que peut devenir cette vallée immense.

De retour de la Pointe Bleue, la charmante et nombreuse flottille, aborda près de la chapelle de M. Bernier, devant laquelle M. Evanturel reçut une adresse de félicitation à laquelle il répondit gracieusement. Enfin, après avoir eu des entrevues avec les différents conducteurs des chemins de colonisation, M. le ministre, toujours accompagné du Dr. Martin, l'agent des terres de la couronne, rebroussa chemin, et revint après plusieurs jours de descente, à Chicoutimi, le chef lieu du comté. Ici, M. David Price : M. P. P., fit alors les honneurs de la réception et invita M. Evanturel et tous les notables de l'endroit à un dîner splendide qui fit oublier les fatigues du voyage.

Le lendemain matin, toute la paroisse était aussi réunie dans la nouvelle cour bâtie par le gouvernement, et M. Price, lut dans la magnifique salle de la Cour de Justice, une adresse de bienvenue à laquelle M. Evanturel répondit avec beaucoup d'apropos. M. le curé Gagnon qui réside depuis longtemps au Saguenay, voulut bien aussi adresser la parole, et il félicita chaleureusement le gouvernement des efforts qu'il avait faits, cette année, pour l'avantage de ce vaste champ de colonisation. Ce fut donc là aussi une fête générale. Après avoir fait ses adieux, M. Evanturel, conduit par M. Price, dans une voiture attelée de trois chevaux, laissa Chicoutimi à regret, au son du canon, tiré de la maison de M. Price.

Avant d'embarquer à bord du *Magnet*, M. Kane, le préfet du comté de Chicoutimi, se hâta à son tour au nom de la Municipalité de la Grande Baie, de lire une adresse d'adieu à l'Honorable M. Evanturel qui répondit assez longuement et remercia les bons habitants du Saguenay de leur cordiale hospitalité.

Cette ovation générale en l'honneur du Ministre de l'Agriculture en cette occasion est sans doute en même temps une expression bien

forte en faveur du gouvernement dont il fait partie, et d'après les renseignements qu'on a bien voulu nous donner, nous savons que l'Honorable M. Evanturel a su en toute occasion représenter dignement ses honorables collègues, et répondre habilement pour eux aux compliments nombreux et mérités qui lui ont été adressés en leur honneur. Le passage de l'Honorable Ministre de l'Agriculture ne s'effacera donc pas de sitôt de la mémoire des braves habitants du Saguenay et du lac St. Jean.

Nos Agents d'Emigration.

Nous empruntons de la *Revue Economique* publiée à Paris, le passage suivant.

Nous avons appris avec une bien vive satisfaction que la mission de M. Verret, envoyé par le gouvernement canadien en France et en Belgique, s'est accomplie en ce dernier pays avec le plus grand succès. M. Verret a reçu partout l'accueil le plus sympathique; les évêques belges, notamment celui de Gand, lui ont promis tout leur concours; M. de Molinari et plusieurs autres savants l'ont prié de leur accorder une séance d'explications, durant laquelle il leur a exposé avec force et netteté quels étaient les sentiments et les désirs des Canadiens-Français, ainsi que les plans de son gouvernement pour attirer une immigration française.

M. Verret a aussi parcouru les districts ruraux de la Flandre, du Brabant et du Luxembourg; il a été fort écouté et fort questionné, et nombre de personnes ont manifesté l'intention de profiter sans retard des renseignements et documents qu'il a distribués. Mais il a fait preuve d'autant de prudence que de zèle, et il a modéré ces premiers élans, de peur qu'aucun entraînement prématuré ne vint compromettre l'émigration avant que tout fût parfaitement combiné pour le départ, aussi bien que pour l'installation des nouveaux colons. Rien, en effet, de plus délicat et de plus essentiel que ce point important, la réussite de ceux qui viennent les premiers!

Mû par le même sentiment de prévoyance, l'agent du gouvernement canadien, a étudié à Anvers dans quelles conditions pourrait s'opérer le mouvement de l'émigration, et il a su convaincre qu'elle s'effectuerait sans supporter de trop lourdes charges.—Les armateurs d'Anvers lui ont parlé de 60 à 80 fr. par personne, et l'un d'entre eux s'est même offert pour expédier à ces propres risques, dès l'an prochain, un navire à Québec, lequel emmènerait les émigrants qui se présenteraient et prendrait en retour un changement de bois.

REVUE MANUFACTURIÈRE.

Nous avons appris avec plaisir qu'une Compagnie Canadienne de Manufacture s'était formée à St. Pie, et qu'elle venait d'achever dans ce village la construction d'une magnifique bâtisse de trois étages, destinée à servir de moulin pour moudre le grain, carder la laine et la manufacturer en étoffe, drap et satinette. Cette Compagnie a un capital de \$6000; ce sont des

canadiens, en partie des cultivateurs qui ont déposé ce fonds en achetant des parts et des actions. Les directeurs sont MM. Job L'Heureux, Pierre Euclide Roy, Barthelemi Girard, Godefroy Gendron et Cyprien Brodeur. La Compagnie s'occupera surtout de manufacturer les laines; elle accordera une attention spéciale à cette dernière branche.

Nous applaudissons de grand cœur à cette œuvre d'industrie nationale et félicitons nos compatriotes de cette généreuse et patriotique initiative qu'ils viennent de prendre. Il n'y a pas de doute que le succès couronnera et récompensera leurs travaux.

Pour donner à cette compagnie le plus d'importance possible, nous nous permettrons quelques remarques sur ce que seraient appelées à faire en Canada les manufactures, si elles étaient vues comme ailleurs et comme chez nos voisins surtout.

Le manque de manufactures en ce pays enchaîne et captive notre prospérité nationale. Manufacture, commerce agriculture, voilà les grandes sources de richesse pour un peuple. L'agriculture fait rendre à la terre les trésors qu'elle renferme ; et fournit aux manufactures les produits dont elles ont besoin pour fonctionner avec profit. Le commerce s'empare de ces produits, les exporte, les échange et emporte au pays de nouveaux trésors. Nous devrions nous convaincre d'une vérité que tous les peuples qui ont prospéré ou qui prospèrent, ont comprise. Quand un pays a dans son sein de belles et de riches manufactures et que d'ailleurs son commerce et son agriculture florissent, il voit ses ressources se développer rapidement, son importance s'accroître aux yeux des autres pays, et l'indépendance lui sourit bientôt. Le peuple de ce pays trouvant chez lui tout ce dont il a besoin, et cela abondamment, se voit avec orgueil figurer parmi les grandes nations. La richesse se répand chez les peuples ses voisins, et le superflu de ses produits est versé dans leur sein : c'est ainsi qu'il s'élève peu à peu, qu'il passe de la dépendance à la domination, et qu'il finit par être grand et respecté.

Le peuple canadien devrait comprendre cette vérité ; il ne sait pas ce qui peut lui advenir ; il doit se préparer à toutes les éventualités. Les événements ne surprennent jamais les peuples prudents et sages ; ils veillent sans cesse et prévoient d'avance ce qui se prépare contre eux. En créant chez nous des manufactures nationales on amasse des richesses que nous serions heureux de trouver au besoin.

D'ailleurs n'avons nous pas l'exemple de nos

voisins pour nous guider ici ? Quand l'Amérique se sentit forte, quand elle vit que ses manufactures son commerce et son agriculture subvenaient aux besoins, et au-delà, de tous les peuples qu'elle voyait chez elle, elle découvrit la nature de sa puissance réelle, et ne craignit pas de dire à la Métropole : Je me suffis à moi-même : votre prétendue protection m'est inutile, je suis libre.

En Canada les manufactures sont restées en arrière, elle n'ont jamais reçu l'encouragement qu'elles auraient du recevoir, et pour cause. Et pourtant le Canada est riche en belles et nombreuses rivières ; ses pouvoirs d'eau sont peut-être aussi puissants qu'ils sont innombrables. Pourquoi n'avons-nous donc pas profité de ces trésors que la Divine Providence avait mis à notre disposition pour nous permettre d'accomplir nos destinées ? Pourquoi ! C'est que l'expérience avait instruit l'Angleterre sans nous instruire nous ; nous n'avons pas su profiter des leçons que les événements nous donnaient. Au lieu de fabriquer nos étoffes nous-mêmes comme nous pourrions et devrions le faire, nous envoyons nos produits à l'étranger qui les fabrique et nous les renvoie ensuite en nous demandant le double de leur valeur. Voilà ce qui arrive tous les jours. Nous vendons à l'étranger à très bon marché, il obtient nos effets d'exportation presque pour rien, et nous fait payer ensuite double de sa valeur, quand ce n'est pas plus, les étoffes de nos habits. C'est comme on le voit un commerce qui est loin d'enrichir le Canada.

Et cependant encore une fois nous avons chez nous tout ce qu'il faut pour nous mettre indépendants de l'étranger. Voilà sous quel point de vue nous devons envisager la question de nos manufactures. Celui qui les encourage, travaille au bien, à la prospérité du pays ; celui qui leur nuit travaille contre l'intérêt de ses compatriotes. Encourageons nos manufactures, ou plutôt créons-en, et nous grandirons à l'instar des autres peuples. Il y a en nous le germe d'une grande nation, développons nos ressources, économisons-les, soyons actifs, et nous pourrions espérer de jouer dans l'avenir le rôle que notre destinée nous réserve.

REVUE COMMERCIALE.

Revue Commerciale.—Aperçu des prix probables du Marché aux grains pour la récolte de 1862, avec appréciations des rendements au Canada et à l'Étranger.

Il est difficile d'établir dès à présent quel sera le prix des grains. Notre marché est en grande partie aux États-Unis et la guerre Américaine, avec ses revers et ses succès rend toute transaction très incertaine. La dépréciation toujours croissante du papier-monnaie, empêche nos marchands de grains, de vendre ou d'acheter à long terme. L'exportation du blé et des pois pour l'Angleterre, se fera avec

profit même aux prix actuels. Au reste la récolte est au-dessus de la moyenne et la moisson se fait dans d'excellentes conditions. Les marchés Européens sont à la hausse et la récolte sera en Angleterre et en France, au-dessous de la moyenne. En résumé l'avenir est meilleur que l'année dernière non-seulement au point de vue de la quantité des produits, mais aussi des prix offerts.